This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

KF
15070
M
602
NEDL TRANSFER
HN 5K2F $

~~A1602~~
KF15070

HARVARD UNIVERSITY.

LIBRARY OF THE

~~Semitic Department,~~

SEVER HALL.

15 Jan. 1895.

Léon De Lantsheere.

De la race et de la langue des Hittites

MDCCCXCII

DE LA RACE

ET

DE LA LANGUE DES HITTITES

DE LA RACE

ET

DE LA LANGUE DES HITTITES

PAR

Léon DE LANTSHEERE

MÉMOIRE

présenté au second Congrès scientifique international des Catholiques,
tenu à Paris au mois d'avril 1891.

BRUXELLES
J. GOEMAERE, IMPRIMEUR DU ROI
Rue de la Limite, 21

1891

~~A602~~

KF15070

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY

~~Semitic Library~~.

Ce mémoire, terminé au mois d'avril 1891, n'a été livré à l'impression qu'au mois d'octobre. L'auteur a tâché de tenir son travail au courant des découvertes survenues et des travaux parus dans l'intervalle.

L. D. L.

INTRODUCTION

Le peuple énigmatique des Hittites, mis à l'ordre du jour de la science par les découvertes de l'égyptologie et de l'assyriologie, soulève quelques-uns des problèmes les plus attrayants de l'histoire de l'Asie antérieure. Comme en toute question controversée, les essais de solution se succèdent, sans cesse réfutés et toujours renaissants; comme en toute question obscure, on fonde les espérances les plus audacieuses sur les hypothèses les plus hasardées.

On espère éclaircir, grâce aux Hittites, le mystère de l'origine des peuples caucasiens et soulever le voile qui couvre, depuis des siècles, le berceau de la civilisation étrusque. On compte arracher aux populations primitives de l'Asie-Mineure le secret de leurs migrations, et rattacher l'art archaïque de la Grèce aux vieux foyers de l'art oriental. Et ce ne sont là que les prétentions modestes!

Les chercheurs plus entreprenants nous promettent, par surcroît, d'expliquer la langue accadienne ou sumérienne, la langue basque, la civilisation touranienne de l'Asie protohistorique, les inscriptions indéchiffrées de la Sibérie, l'alphabet celtibérien, cypriote, coréen, les symboles des Mound-builders et les pictographies mexicaines. La langue des Hittites a été rangée tour à tour parmi les idiômes alarodiens ou caucasiens, touraniens, semitico-chananéens, araméens et aryens. L'ethnographie a été bouleversée et on a prétendu reconnaître en Syrie les vestiges d'une race qui s'étend en Lybie, en France et jusque dans la Grande-Bretagne. L'histoire universelle a été dotée d'un empire nouveau, l'empire Hittite, digne de prendre place, en ses annales, à côté des empires d'Égypte et d'Assyrie.

On voit que l'imagination s'est donné libre carrière. Est-ce à dire que tout soit faux dans les théories qui ont été émises? Nul n'oserait le prétendre. Les autorités les plus graves ont essayé de discerner la part de vérité et d'erreur qu'elles renferment, et l'on

pressent généralement qu'une solution définitive aura pour l'histoire ancienne des conséquences d'une importance extrême et d'un caractère inespéré.

Or, ce qu'il importe de faire pour hâter ce moment, c'est moins d'augmenter le nombre des hypothèses proposées que de fixer des points de repère sûrs, de mettre de l'ordre dans ce que nous savons déjà et de multiplier le nombre des matériaux dont nous disposons actuellement. Depuis quelques années plusieurs expéditions scientifiques ont reçu pour mission de rechercher les vestiges du peuple hittite répandus en Asie-Mineure et dans la Syrie septentrionale; leurs travaux ont été fructueux (1).

Je voudrais dans ce travail examiner à fond les

(1) Je citerai notamment l'expédition Humann et Puchstein en Asie-Mineure et en Syrie, entreprise pendant les années 1882-1883 (*Reisen in Kleinasien und Nordsyrien*, Berlin, 1890, avec 1 atlas). Un comité, formé en Allemagne, sous le nom d' « Orient-Komitee » a fait pratiquer des fouilles en Syrie pendant les années 1888, 1889, 1890, sous la direction de M. Humann. Les objets trouvés ont été transportés à Berlin; ceux provenant des expéditions de 1883 et 1888, sont catalogués dans la *Verzeichnis der Vorderasiatischen Altertümer*, Berlin, 1889, not. pp. 37 sq. L' « Asia Minor Exploration Fund », établi à Londres, a fait explorer une partie de l'Asie-Mineure et de la Syrie du Nord en 1890 et 1891. Les résultats de ces recherches sont annoncés dans l'*Athenæum*, 1890, nos du 26 juillet, 16 août, 4 et 18 octobre; 1891, nos des 15 et 22 août, 5, 12 et 26 septembre. La direction de Tchinly-Kiosk (Constantinople) s'occupe également de recueillir les restes hittites. J'y ai vu, en août 1891, deux énormes lions, une sculpture représentant un homme à cheval, une autre représentant deux personnages assis. Cette dernière porte une inscription de plusieurs lignes en caractères araméens archaïques, en relief. Le tout proviendrait, à ce qu'on prétendait, de Sendscherly (Syrie du Nord).

questions qui se rattachent à la race et à la langue des Hittites. Mon seul but est de mettre de la méthode dans les faits que nous connaissons, d'écarter les hypothèses aventureuses et d'indiquer ainsi, par voie d'élimination, la direction dans laquelle des chercheurs plus heureux pourront trouver la solution du problème.

PREMIÈRE PARTIE.

Il importe, avant tout, de donner quelques renseignements, aussi brefs que possible, sur l'histoire du peuple dont nous allons étudier la race et la langue, afin de fixer exactement la durée de sa carrière, les rapports qu'il eut avec ses voisins et les vicissitudes de son existence.

Les sources que nous possédons sont au nombre de cinq : la Bible, les documents égyptiens, les documents assyriens, les monuments hittites eux-mêmes et, pour une indication courte, mais importante, les inscriptions cunéiformes arméniennes.

§ 1er. La Bible.

Dans un de ses premiers chapitres, nous trouvons indiquée l'origine ethnographique des Hittites (1) : ils sont fils de Ḥeth, lui-même fils de Chanaan.

Dans la suite du récit biblique, on peut distinguer deux groupes de populations auxquels s'applique le nom de Hittites (חתים) :

1° Ce sont d'abord *les Hittites du Sud.* Ils sont établis en Palestine au temps d'Abraham (2), notamment à Hébron (3), où ils dominent. C'est parmi eux qu'Esau choisit deux de ses femmes (4). Ils font partie de l'énumération quasi-sacramentelle des peuples qui occupaient la terre de Chanaan au temps de l'Exode, de Josué et des Juges (5). Ils existaient encore au temps des rois. David trouva dans leurs rangs des amis (6) et des serviteurs (7), Salomon des femmes pour son harem (8). Au temps de ce prince, ils sont définitivement rayés de la liste des peuples historiques (9).

(1) *Gen.*, X, 15, 16.
(2) *Gen.*, XVI, 19.
(3) *Gen.*, XXIII, *passim.*
(4) *Gen.*, XXVI, 34, et XXXVI, 2 et 3.
(5) *Exode*, III, 8, 17; XIII, 5; XXIII, 23; XXXIII, 2; XXXIV, 11; *Deut.*, VII, 1; XX, 17; *Josué*, III, 10; IX, 1; XI, 3; XII, 8; XXIV, 11; *Juges*, III, 5.
(6) I. *Sam.*, XXVI, 6.
(7) II. *Sam.*, XI, 3; XXIII, 39.
(8) I. *Rois*, XI, 1.
(9) I. *Rois*, IX, 20, 21.

2° *Les Hittites du Nord* apparaissent plus tard que les premiers dans l'histoire d'Israël. Leur pays est désigné sous le nom de « terre des Hittites » (1). Une de leurs villes, au temps de David, s'appelle Qadesch (2). Ils sont en relations commerciales suivies avec Salomon (3); le seul bruit de l'arrivée de leur armée suffit à mettre en fuite le puissant roi de Damas, qui assiégeait Samarie au temps de Joram (4).

En résumé, les premiers ne constituent qu'une peuplade palestinienne, apparentée aux Amorrhéens (5) et aux Chananéens, sans influence politique, sans siège bien déterminé; tout au plus certains passages (6) permettent-ils d'inférer qu'ils avaient possédé une puissance considérable dans les temps anciens. Les seconds, au contraire, forment, au nord de la Palestine, plusieurs royaumes parfaitement constitués, dont les forces militaires unies sont fort redoutables; leur rôle commence dans la Bible à l'époque où leurs homonymes semblent quitter la scène de l'histoire. Il est bon d'insister, dès à présent, sur les caractères qui distinguent ces deux groupes, quoique le tableau ethnographique du chapitre X de la Genèse semble leur donner une origine identique.

(1) *Juges*, I, 26.
(2) II. *Sam.*, XXIV, 6, 7.
(3) I. *Rois*, X, 28, 29; II. *Chr.*, I, 16, 17.
(4) II. *Rois*, VII, 6.
(5) *Voy*. L. De Lantsheere, *Hittites et Amorites*, Bruxelles, 1887.
(6) Notamment *Josué*, I, 4.

§ 2. Les documents égyptiens.

L'intervalle de temps qui sépare Abraham de la conquête de la terre de Chanaan par Josué offre, dans la Bible, une lacune dont les documents égyptiens comblent heureusement la partie la plus intéressante pour nous. Les relations, tantôt guerrières, tantôt pacifiques de l'Égypte avec les Hittites remplissent l'histoire de la XVIIIe et de la XIXe dynastie.

Signalons tout d'abord un fait important.

Le grand conquérant de la XVIIIe dynastie, Toutmès III (1503-1449 avant Jésus-Christ [1]), dans ses campagnes syriennes, qui se répétèrent à plus de quatorze reprises et qui s'étendirent jusqu'à la rive gauche de l'Euphrate, traversa nombre de fois le territoire occupé par les Hittites du Nord. Et pourtant ses récits ne mentionnent jamais la présence des Hittites en ces parages. Nous savons qu'il prit le roi de Qadesch à la célèbre bataille de Megiddo [2]; nous savons qu'il s'empara différentes fois de Qadesch [3] et de Carchemisch [4], villes qui furent certainement

(1) *Voy.* sur cette date Ed. Mahler : *Konig Thutmosis III. Chronologische Bestimmung seiner Regierung. Zeitscrift für Ägyptische Sprache*, XXVII, 2, pp. 97-103.

(2) L'an 22 de son règne. *Voy.* Brugsch, *Geschichte Ägyptens*, p. 302. Wiedemann, *Ägyptische Geschichte*, I, p. 348.

(3) L'an 22 (B., p. 302; W., I, p. 348); l'an 30 (B., p. 309; W., I, p. 351); l'an 41 (B., pp. 324, 326; W., I, p. 353).

(4) L'an 29 (W., I, p. 351) et la biographie d'Amenemheb (B., pp. 335-338).

occupées par les Hittites. Il se rendit maître d'une foule d'autres localités qui appartinrent à leur domination, par exemple Tunep (1). Anaugas (2), Alep (3); il traversa le pays de Naharaïn, situé au cœur des royaumes hittites. Jamais il n'est question de ceux-ci dans les inscriptions qui relatent les faits d'armes que nous venons de rappeler. C'est à l'extrémité de son empire seulement, après l'expédition la plus septentrionale et la plus éloignée qu'il eût tentée, que Toutmès III trouva ce qu'il appelle « le grand pays de Khéta » ou « Khéta-le-Grand » et en reçut le tribut (4). Le fait est significatif et démontre à l'évidence, selon nous, qu'au commencement du xve siècle avant notre ère, la Syrie n'avait pas encore passé sous le joug des Hittites et se trouvait toute entière aux mains des Chananéens et des Rutennu (5), divisés en une foule de petits royaumes, tantôt séparés, tantôt confédérés, mais sans rapports de dépendance à l'égard de la nation qui les soumit dans la suite (6).

(1) L'an 29 (B., pp. 307, 308; W., I, 351) et l'an 41 (B., pp. 324-326; W., I, 353).

(2) L'an 23 (B., p. 303; W., I, 348), l'an 34 (B., pp. 315-317; W., I, 352) et l'an 38 (B., pp. 319-321; W., I, 353).

(3) Biographie d'Amenemheb (B., pp. 335-338; W., I, 350, 371).

(4) L'an 33 (B., p. 313; W., I, 352) et l'an 40 (B., pp. 322-324; W., I, 371).

(5) *Voy.* liste des tributs de Toutmès III, l'an 23, 24, l'an 30, 31, 33, 34, 40. (Brugsch et Wiedemann, *loc. cit.*, *passim.*)

(6) Lenormant est le premier, pensons-nous, qui ait remarqué ce fait : *Les origines de l'Histoire*, II, 2e partie, pp. 317 sq.

Nous sommes à même aujourd'hui de suivre avec quelque détail l'évolution progressive de cet épisode historique et d'étudier l'extension graduelle des Hittites en Syrie. La découverte des tablettes cunéiformes de Tell-Amarna [1], véritable coup de théâtre historique et archéologique, nous permet, en effet, de jeter un coup d'œil dans les archives des rois d'Égypte et de déterminer les rapports qui les unissaient aux pays conquis par eux, au xve siècle avant Jésus-Christ.

Ces documents, retrouvés en Égypte, proviennent de l'Assyrie, de la Babylonie, de la Palestine, de la Syrie du Nord et de divers pays non identifiés pour le moment. Ils se divisent en deux classes qui correspondent aux relations particulières que les rois d'Égypte avaient avec ces pays : relations d'alliance, relations de domination et de suprématie. Ils émanent, en conséquence, soit de rois ou de princes indépendants qui traitent sur un pied de quasi-égalité avec l'Égypte, soit, au contraire, de vassaux soumis au

(1) *Voy.* notamment sur l'histoire et les premières publications relatives à cette découverte Delattre, *Revue des questions scientifiques*, janvier 1889, pp. 143-181; juillet 1889, pp. 79-98. Dès 1888, M. Erman, dans les *Sitzungsberichte de l'Académie de Berlin*, 3 mai, MM. Sayce et Budge, dans les *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology*, juin, M. Winckler, dans les *Sitzb. de l'Acad. de Berlin*, 20 décembre, avaient donné des détails intéressants sur les tablettes en question. M. Winckler a publié celles que possède le Musée de Berlin, avec un certain nombre d'autres, dans les *Mittheilungen aus der Orientalischen Sammlungen* de ce musée : Heft I, II, et III.

tribut, de villes subjuguées, de gouverneurs préposés à la garde de certaines localités.

Deux faits, extrêmement remarquables au point de vue qui nous occupe, se dégagent de ces documents.

D'abord, ils sont écrits entièrement et sans exception en caractères cunéiformes, et rédigés, sauf trois pièces, en une langue fort voisine de l'assyrien, si pas identique.

Ensuite, divers passages, extraits de ces correspondances, mettent sous nos yeux la marche en avant des Hittites, qui cherchent dès cette époque à s'étendre dans la partie de la Syrie qu'ils occuperont plus tard. Examinons ces deux faits de plus près.

I. Rien de plus inattendu que la langue dont se servent les correspondants des Pharaons. Que les rois de Babylone et d'Assyrie aient écrit leurs missives aux rois d'Égypte en babylonien et en assyrien, il n'y a là rien que de très naturel. Mais voici des lettres du roi d'Alašia (1), dont le pays était situé certainement en Syrie, voici des lettres de gouverneurs, ou de vassaux, de Byblos, de Sidon, d'Akka, d'Askalon, de Lachis, et toutes sont rédigées en assyrien, altéré, certes, par des variantes dialectales, mais reconnaissable sans erreur possible. Chose plus étrange encore, voici deux lettres, écrites en caractères

(1) Alašia, qui s'identifie avec le pays d'A-l-s des inscriptions égyptiennes (Cf. Brugsch, *Geogr. Inschr.*, II, p. 41), était probablement situé au nord de la Syrie et touchait à la mer. (Delattre, PSBA, juin 1891, p. 547.)

cunéiformes, émanant l'une du roi de Mitâni (1), l'autre du roi d'Arṣapi (2), et rédigées dans des idiômes inconnus, totalement différents de l'assyrien ! Comment expliquer ces phénomènes ?

Certains (3) voient dans l'assyrien la langue diplomatique officielle du xve siècle avant Jésus-Christ, de même que l'araméen le fut sous les monarques perses. D'autres (4), avec plus de raison, refusent d'admettre cette hypothèse, voient dans l'assyrien la langue nationale d'Alašia et de Mitâni, et pensent que les gouverneurs des villes palestiennes étaient choisis parmi les tribus de langue assyrienne alliées à l'Égypte. Cette manière d'envisager les choses nous paraît de tous points préférable. Il faut admettre toutefois que la langue de Mitâni n'était pas seulement l'assyrien, mais que deux langues étaient parlées dans ce pays, l'une peut-être par le peuple, l'autre par une dynastie conquérante.

Cet état de choses correspond exactement à la

(1) Mitâni était situé, non dans les environs d'Araziki (Ερεγιζα), comme on l'a prétendu, mais probablement sur la rive nord-est de l'Euphrate. Cf. J. Halévy, dans la *Revue critique*, 23 juin 1890, p. 484. Mitâni s'identifie au moins en partie, avec le pays de *Su* des inscriptions assyriennes. Cf. Sayce, *Academy*, 3 mai 1890, p. 305 ; Jensen, ZA, mars 1891, p. 59.

(2) On identifie généralement Arṣapi avec Reseph. M. Halévy le place au contraire en Asie-Mineure, JA, 1890, I, p. 292.

(3) Notamment Sayce, PSBA, Juin 1888, p. 489.

(4) Delattre, *loc. cit.*, RQS, Janvier 1889, pp. 154-162 ; Juillet 1889, pp. 82 sq.

situation que nous décrivions plus haut. Au temps de Toutmès III et des Amenophis, ce sont les Rutennu, de race sémitique (1), — nous pouvons ajouter aujourd'hui de langue assyrienne — qui dominent la Syrie du Nord : voilà pourquoi le roi d'Alašia et le roi de Mitâni parlent une langue sémitique; mais, d'autre part, une race différente, les Khétas ou Hittites, commence à se montrer dans la même région, où Toutmès III les rencontre pour la première fois. Voilà pourquoi nous trouvons dans ces parages les traces d'idiômes étrangers (2).

II. Cette invasion n'est pas une simple conjecture. Les documents nous la font toucher du doigt. A l'époque ou nous nous trouvons — peu d'années après Toutmès III — la partie se joue entre Égyptiens et Hittites dans le pays de Nu-ḥa-aš-šê, que nous identifions sans hésitation avec le pays d'Anaugas (3) des annales de Toutmès. Sous Toutmès IV

(1) Nous pensons avec Lenormant, *Origines de l'Histoire*, II, 2e partie, p. 317, qu'il faut rapprocher les Rutennu de Lud, fils de Sem (*Gen.*, X, 22). Cf. cependant KAT², p. 114, n. 1.

(2) Le roi d'Arṣapi porte le nom tout à fait hittite de Tar-ḥu-un-da-ra-uš. M. Winckler, qui a le premier indiqué la vraie lecture de la syllabe finale uš (ZA, août 1890, p. 296), lit, par erreur, croyons-nous, Tar-ḥu-un-da-ra-*du*-uš.

(3) M. Halévy explique Nuḥaššê par נְחֹשֶׁת, cuivre. Ce serait donc le pays du cuivre. (J. A. 1890, I, 479.) La suppression de l'a initial n'a rien qui doive étonner en assyrien, où nous rencontrons indifféremment A-ṣal-li (la) et Ṣal-la-a-ia. (Ann. d'Assurnaṣirpal, Col. III, 59 et 94); Gu-si et A-gu-u-si. (Salmanassar II, Mon. Col. II, 12, 27. Cf. Ann. d'Assurnaṣirpal, Col. III, 77, 78.)

(Ma-na-aḥ-bi-ia = Men-ḥeprû-Ra'), l'Égypte pouvait encore placer dans ce pays des vassaux dépendants d'elle (1).

Sous Amenophis III, successeur du précédent, la situation a changé. Le pays de Nuḥaššê est désormais occupé d'une manière à peu près continue par les Hittites ; ceux-ci profitent de cet avantage pour s'étendre à l'ouest, vers la région connue par les assyriologues sous le nom de pays d'Aḥarru (2). La ville de Tunep paraît menacée, et les vassaux du roi d'Égypte multiplient les demandes de troupes et de chars pour tâcher de s'opposer aux progrès des envahisseurs.

Les lettres d'un nommé A-zi-ru, fonctionnaire ou vassal du roi d'Égypte, publiées par M. Winckler (3), sont des plus intéressantes à ce point de vue. Aziru se tenait probablement non loin de Ṣu-mu-ri (Sîmyra) et de Gub-la (Gébal, Byblos) (4). A plusieurs reprises, il annonce l'occupation du pays de Nuḥaššê par les Hittites, leur marche vers le pays d'Aḥarru, et la prise éventuelle de Tunep (5). Aziru ajoute d'ordi-

(1) *Voy*. T. A., II, 1, n° 30, lignes 4-7.

(2) La Phénicie. La lecture A-mur-ru paraît devoir prévaloir. *Voy*. Delattre, P. S. B. A., Mars 1891, p. 233, et Sayce, *Academy*, 3 oct. 1891, p. 291.

(3) T. A., II, 1, nos 31-40.

(4) C'est ce qui ressort, me paraît-il, des lettres d'Aziru, nos 34a, *Rev*. 28; 35, *in fine*, et 36, *Obv*. 11 sq., ainsi que de la lettre de Rip-Abdu (?), gouverneur de Byblos, n° 76, *Obv*. lignes 9. sq.

(5) T. A., II, nos 31, *Rev*. 21 sq.; 32, *Obv*. 11-15, *Rev*. 20-26; 33, *Obv*. 18 sq.. *Rev*. 35 sq

naire qu'il redoute l'ennemi, parfois il demande des secours [1], et ne manque pas de protester qu'il saura protéger le pays de son souverain [2]. La plupart des lettres mentionnent aussi des opérations militaires faites de concert avec un certain Ḥa-ti-ib [3], et l'une d'entre elles contient l'aveu, un peu voilé, mais fort clair néanmoins, d'une défaite que leur a infligée l'ennemi. Je transcris ici une partie de cette lettre [4] et je la traduis. Après un préambule de forme consacrée, adressé à Du-u-du, qu'A-zi-ru appelle son père (sens figuré), nous lisons ce qui suit :

(4) Ḥa-ti-ib i-il-la-ka- [5] am (5) u u-ta-pa-at- [6] am a-ma-tê (6) šarri bêli-ia pa-nu-tu u ṭabu-ta (7) u ḥa-ad-ia-ku danniš [7] danniš (8) u mât-ia u aḥi (plur) ia (9) ardati ša šarri bêli-ia (10) u ardati Du-u-du bêli-ia (11) ḥa-du-nim danniš danniš (12) i-nu-ma i-il-la-ka-am (13) ša-ar-ru ša šarri bêli-ia (14) êli-ia iš-tu a-ma-tê (15) bêli-ia ili-ia Šam-ši-ia (16) u

(1) T. A., II, 1, notam. 36 *Rev.* 25 sq.

(2) T. A., II, 1, nos 31, *Rev.* 23; 33, *Obv.* 10 et 20; 36, *Rev.* 32.

(3) T. A., II, 1, nos 31, *Obv.* 12 sq ; 33, *Obv.* 15 ; 38, 19 sq.

(4) T. A., II, 1, no 38. M. Winckler en a traduit une partie dans la *Verz. der Vord. Alt.*, p. 108, 1889; une autre partie, dans la *Zeitschrift für Äg. Sprache*, XXVII, 1, p. 54. Depuis la rédaction de mon travail ont paru les traductions du R. P. Delattre, P. S. B. A., mars 1891, pp. 227 sq., et de M. Sayce, *Records of the Past*, nouv. série, vol. III, pp. 69 sq.

(5) Ce signe se lit ordinairement ga. C'est probablement une variante dialectale.

(6) Je corrige al en at.

(7) Ideogr., M A. GAL.

iš-tu a-ma-tê Du-u-du (17) bêli-ia la a-pa-at-tar (18) bêli-ia a-nu-um-ma Ḥa-ti-ib (19) iz-za-az it-ti-ia (20) a-na-ku u šu-u-tu ni-il-la-kam (21) bêli-ia šar Ḥa-at-tê (22) i-il-la-ka- am i-na Nu-ḥa-aš-šê (23) u la i-li-'-ê a-la-ni (24) ša ip-tu-ur šar Ḥa-at-tê (25) u a-nu-um-ma i-il-la-kam [1] (26) a-na-ku u Ḥa-ti-ib (27) Šarru bêli-ia a-ma-tê-ia (28) li-iš-mê-ê bêli-ia pul-ḫa-ku (29) iš-tu pa-ni šarri bêli-ia (30) u iš-tu pa-ni Du-u-du.....

« Ḥatib est arrivé et a fait connaître d'abord les paroles du roi, mon seigneur, et elles sont bonnes et je me suis réjoui extrêmement et mon pays, et mes frères, serviteurs du roi, mon seigneur, et serviteurs de Dûdu, mon seigneur, nous nous sommes réjouis extrêmement. Maintenant la splendeur du roi, mon seigneur s'est répandue sur moi. Je ne transgresserai pas les paroles de mon seigneur, mon dieu, mon soleil [2], ni les paroles de Dûdu, mon seigneur. Mon seigneur, pour le moment Ḥatib se tient avec moi; moi et lui nous avons marché en avant. Mon seigneur, le roi des Hittites s'est avancé dans le pays de Nuhaššê et les villes que le roi des Hittites a prises ne sont pas fortes (?) et actuellement moi et Ḥatib nous avançons. O roi, mon seigneur, écoute mes paroles. Je suis saisi de crainte devant le roi, mon seigneur et devant Dûdu... »

(1) Il faut probablement ni-i-il-la-kam.

(2) Termes sacramentels qui se reproduisent dans une foule de pièces analogues.

On le voit, Aziru implore la clémence royale et celle de son protecteur Dûdu, pour un échec qu'il a probablement subi, et qui ressort assez clairement des lignes qui précèdent.

Cette occupation du pays de Nuhaššê par les Hittites eut évidemment ses vicissitudes et ses revers. Une dépêche d'Aziru transmet au même Dûdu un message *des rois* de Nuḥaššê (1). Enfin, il semble résulter de certaines pièces, dont la teneur originale nous est inconnue et dont nous ne possédons qu'une transcription et une traduction de M. Sayce, que le roi des Hittites fut capturé sur les confins du pays de Ku-ti-ti (?) (2). Ce qui est plus certain, c'est qu'à cette époque les roitelets syriens se défiaient fort des Hittites et s'efforçaient de détourner les rois d'Égypte de traiter avec leur roi (3). Nous avons dans ce dernier fait la clef de la politique égyptienne en Syrie : dési-

(1) T. A., II, 1, n° 39, *Obs.* 15 sq.; cf. n° 34a, et surtout n° 29. *Obv.* 7 sq., *Rev.* 1 sq., et la traduction de Delattre, P. S. B. A., 1890, pp. 131 sq.

(2) P. S. B. A., Juin 1889, p. 368, n° XVII, lig. 35, 36.

(3) C'est, d'après moi, le seul sens qu'on puisse donner au passage suivant, extrait d'une lettre du roi d'Alašia au roi d'Égypte (P. S. B. A., Juin 1888, p. 565 sq., n° 37, *Rev.* 20 sq.) : (20) it-ti šar Ḥa-at-tê u it-ti šar ša-an-ḥa-ar (21) it-ti šu-nu la ta-ša-ki-in a na-ku (22) mi-nu-um-mê-ê šu-ul-ma-ni ša u-sê-bi-lu (23) a-na ia-ši u a-na ku 2 šanitu a-na êli-ka (24) u-tê-ir-ru. C'est-à-dire : « Avec le roi des Hittites et avec le roi de Sanḥar, avec ceux-là, ne contracte pas alliance. Quant à moi, tous les présents qu'ils enverront vers moi, moi je les ferai parvenir en double vers toi. » Cf. en sens opposé Delattre, RQS. Juillet 1889, pp. 86, 87. *Voy.* aussi Winckler, *Zeits. für Äg. Sp.*, XXVII, 1, p. 48

reux avant tout de contenir des rivaux dangereux, les Pharaons tâchaient de rallier autour d'eux les petits souverains indigènes, qui eussent été les premières victimes d'une invasion hittite. Appuyés sur leur intérêt commun, les vassaux de l'Égypte formaient avec leur suzerain une barrière compacte et pouvaient espérer résister à l'envahissement progressif de la Syrie.

Cet espoir fut déçu. Au temps de Ramsès II (XIXe dynastie vers 1318 (1) av. J.-C.), les Hittites sont maitres de Qadesch (2) sur l'Oronte, et menacent les Égyptiens à la tête d'une formidable coalition où les peuples de la Syrie septentrionale se confondent avec des peuples de l'Asie-Mineure (3). On sait que la célèbre bataille qui se livra sous les murs de cette ville ne fut rien moins qu'un triomphe pour l'Égypte. L'on sait aussi qu'un traité, conçu sur le pied d'une égalité réciproque, termina la guerre. Mais l'Égypte ne profita pas longtemps de la situation si laborieusement acquise. Dès le règne de Ramsès III (XXe dynastie, 1180-1150), une invasion, ou plutôt une véritable

(1) Date fixée par Ed. Mahler, *loc. cit., supra*.

(2) *Voy.* sur la situation de cette ville, H. G. Tomkins, *The campaign of Râmsès II in his fifth year against Kadesh on Orontes* (T. S. B. A., 1882, vol. VIII, pp. 390 sq). — Conder, P. E. F. Q. S. Juillet 1881, p. 175 sq. — Conder, *Heth and Moab.*, 1881. — Perrot, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, IV, pp. 503 sq.

(3) On trouvera les éléments de cette question fort controversée dans Lenormant, *Orig. Hist.*, II, 2e partie, pp. 350 sq. Cf. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, p. 278.

migration de peuples du Nord, mit à néant son empire syrien, en même temps qu'il causait aux royaumes hittites un mal irréparable. Aussi, à partir de ce moment, les annales égyptiennes font silence sur le sujet qui nous occupe.

§ 3. Les documents assyriens.

Heureusement, à un siècle de distance, les documents assyriens viennent à notre aide.

Lorsque nous les ouvrons, nous constatons le contre coup des derniers événements que nous venons de mentionner. Les premières armes de Tiglathpiléser Ier (vers 1100 av. J.-C.) furent dirigées contre le peuple des Muški, lesquels, poussés probablement par le courant de la migration, s'étaient établis, cinquante ans avant le règne de ce roi, dans les pays d'Alzi et de Purukuzzi et avaient envahi subitement le pays de Ḳummuḥ (1). Signalons le nom d'un des rois de Ḳummuḥ vaincus par Tiglathpiléser : il s'appelle Ša-di-an-tê-ru, fils de Ḥa-at-tu-ḥi (2), c'est-à-dire issu de la dynastie de Ḥattu (le suffixe ḥi paraît clairement désigner la descendance, comme en vannique). Peu

(1) *Prisme de Tiglathpiléser*, Col. I, 62-94; Col. II, 1-62. Ḳummuḥ est la Commagène, qui s'étendait à cette époque jusque sur la rive gauche du Tigre. C'est M. Édouard Meyer qui a le premier rattaché l'invasion des Muški, dont il est ici question, à la migration des peuples du nord refoulée par Ramsès III. Voy. *Geschichte des Alterthums*, I, p. 319.

(2) *Prism.*, Col. II, 44.

après, le roi s'attaqua à d'autres peuplades apparentées aux Hittites, les Kaski et les Urumi [1]. « soldats de Ḥatti », dit le texte, qui s'étaient établis sur *la rive gauche* de l'Euphrate dans son cours moyen. Une autre expédition [2] fut dirigée contre les rois de Naïri, dont les royaumes s'étendaient entre l'Euphrate et le Murad-su, et de là jusqu'aux bords de la mer Noire [3]. Chose remarquable, les montagnes et certaines localités de ces pays portent des noms dont la parenté avec quelques noms hittites, d'une part, avec le vannique, d'autre part, est indiscutable.

Nous n'entrerons pas dans le détail des campagnes de Tiglathpiléser, ni de ses successeurs. Le seul fait qui nous intéresse est l'extension que nous venons de constater de la race hittite sur la rive gauche de l'Euphrate, dans la Commagène entendue au sens assyrien, et l'existence d'une race apparentée sur le cours supérieur de l'Euphrate et, de là, vers la mer Noire.

Aššurnasirpal (883-859) s'attaqua [4] aux royaumes hittites de la Syrie, ainsi qu'au pays de Patin (situé sur l'Ifrin et l'Oronte, dans leur cours inférieur).

(1) *Prism.*, Col. II, 100-102; Col. III, 1-11.

(2) *Prism.*, Col. IV, 43 sq.

(3) Cette opinion, défendue par le P. Delattre (*Encore un mot sur la géographie Assyrienne*, 1888, pp. 1 sq.), et Ed. Meyer (*Gesch. d. Alt.*, I, p. 330), nous paraît la meilleure.

(4) *Ann.* Col. III, 56 sq.

A cette époque, ces contrées enlevées par les Hittites aux Égyptiens sont toujours aux mains des premiers. Mais, contrairement à ce qui se passait au xve siècle avant notre ère, nous ne voyons plus un chef unique (1) imposer sa suzeraineté aux petits royaumes qui se partageaient le pays. Ces souverainetés minuscules, indépendantes entre elles, subsistent seules, et ce morcellement empêche désormais toute résistance sérieuse aux rois d'Assyrie, dont les expéditions vont aller se multipliant sans cesse.

Les Hittites passent ainsi au rang de tributaires, jusqu'au moment ou Sargon (2) (722-705) s'empare de Carchemisch et y place un gouverneur assyrien (717 av. J.-C.).

§ 4. Les inscriptions vanniques.

Les inscriptions vanniques, actuellement connues, datent du ixe et du viiie siècle avant notre ère. Elles nous permettent de suivre avec quelque détail le développement du royaume fondé à Van par les rois proto-arméniens, et leurs expéditions guerrières. Vers le cours supérieur et sur la rive gauche de l'Euphrate notamment, nous voyons Menuas, roi de Van, s'emparer de plusieurs villes hittites et capturer des

(1) Il est remarquable, en effet, que les lettres d'Aziru, ainsi que le poëme de Pentaour, ne mentionnent jamais que « le roi des Hittites », tantôt seul, tantôt à la tête d'une confédération.

(2) Notamment *Inscript. de Nimroud*, lig. 10.

soldats du pays d'Alzi (1). Dans une expédition, dont la stèle de Palu (sur l'Euphrate oriental ou Murad-su) nous rappelle le souvenir, le même roi, venant probablement de Van, bat d'abord le roi de Gûpâ(s) et les Hittites, puis, dans les environs de Palu, le roi de Mélitène (2). Argistis I, fils de Menuas, nous raconte (3) qu'en s'approchant du pays des Hittites, il conquiert d'abord le pays de Niriba, puis la Mélitène.

Ces faits témoignent de l'extension qu'avait pris l'empire des Hittites dans la Syrie septentrionale et jusque sur la rive gauche de l'Euphrate. Il est assez difficile de savoir, toutefois, si les Hittites étaient des conquérants nouveaux ou des possesseurs anciens de ces pays. A notre avis, la présence des Hittites dans les mêmes régions, au temps de Tiglathpiléser I, s'accorde mieux avec la seconde hypothèse.

§ 5. Les monuments hittites.

Les faits que nous venons de rappeler, à part quelques rares exceptions, concernent exclusivement la Syrie, au sens propre du mot. Les monuments hittites,

(1) Sayce, *The Cuneiform inscriptions of Van*, J. A. S., XIV, 3 (1882); XX, 1, (1888), n° XXXII, lig. 5 sq.; *Records of the Past*, nouv. série, I, p. 166.

(2) *Ibid.*, n° XXXIII, lig. II.

(3) *Ibid.*, n° XXXVIII, lig. 5, lig. 12 sq.; *Records of the Past*, n. s. IV, p. 118.

que nous allons passer maintenant en revue, ne sont pas restreints à cette contrée. Ils débordent en Asie-Mineure et s'étendent suivant deux lignes continues jusqu'au mont Sipyle, sur les bords de la mer Égée. Ces monuments sont d'espèces bien différentes : inscriptions isolées, fragments de statues, bas-reliefs garnissant l'entrée de certains édifices, sculptures rupestres, pierres tumulaires (?), ruines de vastes palais, restes de sanctuaires mystérieux, pierres gravées, bronzes, etc. Nous n'épuiserons pas le détail de ces classifications et nous nous bornerons à énumérer d'abord les inscriptions proprement dites, en indiquant les localités où elles furent trouvées et en déterminant le caractère général du système hiéroglyphique dans lequel elles sont conçues. Nous nous occuperons ensuite des représentations figurées, à quelque catégorie qu'elles appartiennent, en notant ici aussi leur situation et leurs traits caractéristiques. Notre but, en effet, n'est pas d'interpréter ces monuments, mais de fixer avec précision l'aire géographique de l'influence hittite et de marquer les indices auxquels nous pouvons reconnaître cette influence.

I. INSCRIPTIONS (1).

Les inscriptions de Hamath, au nombre de cinq,

(1) Sauf indication spéciale, nous renvoyons à l'ouvrage de WRIGHT, *The empire of the Hittites*, 2e édition, Londres, 1886, qui contient sous la

sont les plus méridionales que l'on connaisse jusqu'à présent. C'est par elles que le monde savant apprit l'existence du système hiéroglyphique des Hittites, destiné à susciter tant d'interprétations diverses.

Ces hiéroglyphes représentent parfois la figure humaine, parfois certains membres du corps comme le pied, la main, parfois des animaux, des fleurs, des ustensiles divers ; ils renferment aussi des signes sans rapports avec des objets naturels. L'homme n'est jamais reproduit en entier, comme dans le système égyptien. Les animaux qui dominent sont la colombe, les têtes de chèvres, de taureaux, d'antilopes, de béliers ; on rencontre aussi le lièvre. Parmi les objets, on remarque surtout une sorte de triangle allongé, simple ou double, rappelant un obélisque ou une tiare, des demi-cercles, des croix, des lignes répétées, ou séparées par un point, etc. Tous ces signes, à part quelques exceptions, sont sculptés en relief. Ils sont rangés en lignes horizontales qui se lisent alternativement de droite à gauche et de gauche à droite (boustrophédon), et parfois superposés verticalement dans ces lignes horizontales. En certains cas, ils couvrent une statue entière, sans respect pour le modelé : dans d'autres, au contraire, la statue se détache sur un fond d'hiéroglyphes. Il paraît certain, dès à pré-

forme la plus commode le plus grand nombre de documents. *L'Histoire de l'art dans l'antiquité*, par Perrot, vol. IV, est aussi un excellent répertoire. Ceux qui voudraient recourir aux représentations originales y trouveront toutes les indications nécessaires.

sent, que ce système graphique a subi dans le cours des siècles certaines modifications, et l'on peut distinguer une forme archaïque, plus pictographique, et une forme moderne, plus conventionnelle, dans les inscriptions que nous possédons.

La ville d'Alep fournit une inscription fort détériorée; Jerabis, la Carchemisch des documents cunéiformes et de la Bible, quatre inscriptions assez longues (1), plus un grand nombre de fragments. A Samosate, l'expédition Humann et Puchstein a découvert une stèle portant quinze lignes d'écriture en mauvais état (2). A Babylone même, on a trouvé une coupe avec des signes gravés en creux ; à Ninive huit ou neuf empreintes d'argile, restes évidents du commerce hittite avec l'empire assyro-babylonien. A Marasch, ville de Syrie, des documents importants ont été signalés : un lion, portant une longue inscription, une stèle funéraire (3) (?), deux fragments de piliers (4), un torse humain (5), une grande stèle (6), portant des inscriptions moins étendues.

Voilà pour la Syrie. Passons maintenant en Asie-Mineure. A Ibriz, en Lycaonie, il existe une sculpture

(1) Trois seulement sont publiées dans Wright. La quatrième a été publiée par M. Hayes Ward, dans l'*American Journal of Archæology*.

(2) Humann et Puchstein, *Reisen in Klein-Asien und Nord-Syrien*. Atlas, pl. XLIX, nos 1, 2, 3.

(3) Hum. et Puchs., *loc. cit.*, pl. XLV, no 2, et XLVIII, no 5.

(4) *Ibid.*, pl. XLVIII, no 6.

(5) *Ibid.*, pl. XLVIII, no 3.

(6) *Ibid.*, pl. XLIX, nos 4 et 5.

rupestre accompagnée de plusieurs lignes d'écriture; à Tyana (Bor, non loin de Nigdeh), deux inscriptions sont connues (1). Notons encore d'autres vestiges à Gürün, à Kaisarieh (?), près des mines d'argent du Bulgar-Dagh (2), et à Frahtin (3).

Plus à l'ouest, signalons l'inscription de Kölitolü, non loin d'Ilgün (4); plus au nord, les inscriptions presque illisibles de Boghaz-Keui (5), quelques signes à Euyuk (6), l'inscription de Beykeui (7), en Phrygie, enfin les cartouches qui accompagnent la Niobé du Sipyle et le pseudo-Sesostris du défilé de Karabéli (près de Smyrne).

Il est des inscriptions dont la provenance ne peut

(1) L'une d'elles, non publiée, vient d'être trouvée par M. Ramsay. Voy. *Amer. Journ. of Archæol.*, 1890, p. 347; *Athenæum*, 16 avril 1890.

(2) Au rapport de M. Wilson, dans Wright, pp. 57 et 62. — Cf. Sayce, *The monum. of the Hittites*. T. S. B. A., 1881 (vol. VII, n° 2), p. 265. Les inscriptions de Gürün, au nombre de deux, ont été copiées par M. Ramsay, en 1890. Voy. *Athenæum*, 1890, 18 octobre; celle de Bulgar-Maden par MM. Hogarth et Headlam, *ibid.*, 4 octobre. Une nouvelle inscription a été découverte à Andaval par la même expédition, *ibid.*, 4 octobre.

(3) Sayce, *Ibidem*. Le nom exact de l'endroit en question est Feraked-din. L'inscription en question vient d'être retrouvée également par l'expédition Ramsay. Voy. *Athenæum*, 1890, 18 octobre.

(4) M. W. Ramsay, *Syro-Cappadocian monuments in Asia Minor*, dans *Athen. Mitth.*, XIV, 2 (1889), p. 180, fig. 2. Déjà signalée et publiée par M. Sokolowski. *Voy*. Perrot, R. A., 1886, pp. 257 sq.

(5) Perrot, *Exploration archéologique de la Bithynie et de la Galatie*, pl. 35, et Ramsay, *loc. cit.*, p. 187.

(6) Ramsay, *loc. cit.*, p. 189.

(7) Ramsay, *ibid.*, p. 181, fig. 5.

être indiquée, notamment celles qui garnissent certains cylindres ou cachets, l'inscription de la bulle de Tarḳudimme (*voyez* ci-dessous), deux inscriptions récemment signalées par M. Ménant (1), et les calques de certaines inscriptions rapportées de Mésopotamie (?) par le père de Ryllo S. J. (2).

Enfin, le Musée de Berlin possède une coupe de bronze provenant de Toprak-Kaleh (colline près du lac de Van) qui porte trois signes analogues aux signes hittites (3).

II. REPRÉSENTATIONS FIGURÉES ET MONUMENTS.

Il serait fastidieux de décrire tous les vestiges qui appartiennent à cette catégorie. Notons les représentations et les monuments les plus intéressants, sans oublier que la plupart des inscriptions que nous venons de rappeler accompagnent aussi des représentations figurées.

L'expédition de Humann et von Luschan (4) a mis

(1) *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, 1890, pp. 101 sq.

(2) Cf. PERROT, *Hist. de l'art*, pp. 811, 812.

(3) *Verzeichnis der Vorderasiat. Altert.*, n° 796, p. 100. L'expédition de MM. Ramsay, Hogarth et Munro en Asie-Mineure, entreprise cette année, a fait connaître plusieurs inscriptions nouvelles : une première, fort longue, à Isghin, une seconde à Marasch, une troisième à Arslan-Tash. Voy. *Athenæum*, 1891, 15 et 22 août, 5 et 12 septembre.

(4) 1888. Une partie des restes de Sendscherly sont décrits et reproduits dans HUMANN et PUCHSTEIN, *op. cit.* Les dalles dont il est ici question ne sont pas encore reproduites et se trouvent au Musée de Berlin. (*Verzeichnis*, p. 37 et sq.)

au jour toute une série de dalles, formant probablement le revêtement de la porte d'un palais et situées à Sendscherly (Syrie du Nord).

L'expédition de 1883 a rapporté à Berlin trois dalles, représentant une chasse dont le style est presque assyrien, trouvées à Saktschegözü (Syrie du Nord) (1). A Jerabis, quelques sculptures du plus haut intérêt (2); à Marasch, des stèles nombreuses (3); à Fassiler (Isaurie), un monolithe fort singulier, découvert par l'expédition Wolfe en 1884 (4); à Eflatoun-Bounar (Isaurie), un monument considérable formé de plusieurs blocs superposés et sculptés (5).

Le monument le plus vaste et le plus important est, certes, le sanctuaire naturel de Boghaz-Keui (Galatie), où les artistes ont couvert les parois d'une sorte de gorge rocheuse d'un nombre considérable de personnages occupés, vraisemblablement, à quelque cérémonie religieuse. Au même endroit, des blocs *in situ* dessinent sur le sol le plan d'un vaste palais (6). A peu de distance de là, à Euyuk, sur un tertre artifi-

(1) Humann et Puchstein, *op. cit.*, pl. XLVI.— Perrot, *Hist. de l'art*, IV, p. 552, fig. 279.

(2) Hayes Ward, dans l'*American Journ. of arch.*, 1886.

(3) Humann et Puchst., *loc. cit.*, pl. XLV, XLVI, XLVII, *passim*. Plusieurs de ces stèles dans Perrot, *Hist. de l'art*, IV, *passim*.

(4) Reproduit la première fois par Ramsay, *Syro-Capp. mon.*, p. 172. fig. 1, p. 171.

(5) Perrot, *op. cit.*, fig. 356, 357, 358.

(6) Ces restes ont été souvent reproduits (not. Wright, Perrot, etc.) Le Musée de Berlin possède des moulages fort curieux pris par l'expédition Humann (1882). (*Verzeich.*, p. 39 sq.)

ciel, on a retrouvé la porte d'entrée d'un autre palais, conçue sur un plan analogue à celle de Sendscherly (1). Ici aussi des dalles formant revêtement reproduisent des scènes variées; particularité curieuse, deux sphinx, qui se rapprochent fort des sphinx égyptiens, semblent garder les abords de la demeure. En Galatie, à Giaour-Kalessi, deux guerriers, de proportions colossales, aux allures de conquérants, se dressent sur une paroi de rochers (2). Les deux lignes de monuments se rejoignent en Phrygie, où M. Ramsay signale des représentations d'un caractère analogue aux sculptures hittites (3).

Enfin, la Lydie possède trois monuments fameux : d'abord le pseudo-Sesostris et son pendant, situés tous deux dans le défilé de Karabéli, sur l'ancienne route de Sardes à Ephèse, et dont la ressemblance avec les guerriers de Giaour-Kalessi est frappante; ensuite la célèbre Niobé du Sipyle (4). Cette dernière, ainsi que le pseudo-Sesostris, est accompagnée d'un cartouche renfermant des hiéroglyphes hittites.

Quelles sont les caractères de ces représentations figurées? Est-il même possible de retrouver dans tous

(1) Décrit et reproduit par Perrot, *Expl. de la Bith.*, pl. LV et sq. *Voy.* Perrot, *Hist. de l'art*, IV, figg. 324-341.

(2) Perrot, *Exp. de la Bith.*, pl. X.

(3) Notamment *Syro-Capp. mon.*, pp. 181 sq.

(4) Récemment M. Humann a examiné à nouveau les questions qui se rattachent à ce monument. Voy. *Ath. Mitth.*, XIII, I, 1888, pp. 22-42, avec planche. — Cf. aussi Ramsay, *Syro-Capp. mon.*, pp. 190 sq.

ces monuments des traits communs, qui décèlent une origine ou tout au moins une influence commune ?

Voici les raisons de douter : il est certain, d'abord, que ces monuments datent d'époques fort diverses ; il est certain aussi que, répandus sur un territoire aussi vaste, des différences locales doivent se faire jour ; enfin, nous constatons une action très apparente de l'influence assyrienne à Ibriz, à Jerabis, à Saktschegözü, de l'influence égyptienne à Euyuk. Mais ces différentes causes de divergence vont-elles jusqu'à exclure tout trait de parenté entre l'art de la Syrie et l'art de l'Asie-Mineure, ainsi que l'a prétendu M. Hirschfeld (1) ?

Je considère cette opinion comme absolument dénuée de fondement. MM. Perrot (2) et Ramsay (3) en ont déjà fait justice. Mais la question est si importante que nous devons indiquer, à notre tour, les ressemblances nombreuses qui se retrouvent dans les monuments en question. Nous verrons que plusieurs des traits que nous allons étudier, existent également dans les représentations que les Égyptiens nous ont laissées des Hittites.

Nous ne nous attachons, pour le moment, qu'aux détails de costume, d'armement, etc., qui se repré-

(1) *Die Felsenreliefs in Klein-Asien und das Volk der Hittiter.* Berlin, 1887.

(2) Perrot, *Hist. de l'art,* IV, pp. 704 sq.

(3) *Syro-Capp. mon., passim.*

sentent dans les différents groupes de sculptures énumérés ci-dessus.

A. *Coiffure et arrangement des cheveux.*

I. COIFFURE DES HOMMES.

a) C'est d'abord une tiare droite, parfois simple (Pseudo-Sesostris de Karabéli, WRIGHT, 2e édition, pl. XVIII. — Les deux guerriers de Giaour-Kalessi, PERROT, *Explorat. Bithy. et Galatie,* pl. X. — Les têtes coiffées de tiares qui se rencontrent dans les inscriptions, notamment J. I, B, lig. 2; A, lig. 5; J. III, lig. 3. — Les deux personnages debout sur un lion à Carchemisch, PERROT, *Hist. de l'art,* fig. 276), parfois ornementée ou arrondie du haut, (plusieurs personnages mâles de Boghaz-Keui, WRIGHT, pl. XXIV, nos 1, 3, 6, 7. — Plusieurs personnages de Sendscherly, HUMANN et PUCHSTEIN, pl. XLV, no 3; *Musée de Berlin* (1), *Verzeich.,* p. 37; *Untere Reihe,* no 1; *Mittlere Reihe,* nos 1, 3; *Obere Reihe,* nos 4 et 5. — Monolithe de Fassiler, RAMSAY, *Syro-Capp. mon.,* fig. 1, p. 171,) parfois accolée de cornes (Monument d'Ibriz, WRIGHT, pl. XIV).

Ces différences de détail proviennent en partie du soin plus ou moins grand avec lequel la sculpture a été exécutée, en partie de la nature spéciale des per-

(1) Ces indications se rapportent à ceux des monuments de Sendscherly qui ne sont pas encore reproduits.

sonnages représentés, en partie d'influences locales.

b) C'est ensuite une sorte de calotte ronde, assez semblable aux casquettes de jockeys. (Plusieurs personnages à Boghaz-Keui, WRIGHT, pl. XXIV, nos 1, 4, 6; HUMANN, pl. IX. — Euyuk, PERROT, figg. 328, 332, 333 (?), 344 (?). — Le roi Tarḳudimme, sur la bulle qui porte son nom, WRIGHT, p. 165. — Plusieurs fragments provenant de la Cilicie, actuellement au Musée de Tiflis, DE MORGAN, *Mission scientifique au Caucase,* II, pl. V. — Sendscherly : les quatre personnages représentés dans HUMANN, pl. XLIX, no 2; les deux personnages *ibidem,* pl. XLV, no 1. Parmi les fragments de Berlin : *Untere Reihe,* nos 7 et 8, *Mittlere Reihe,* nos 8 et 9; *Obere Reihe,* no 3 (sphinx). — Marasch, HUMANN, pl. XLVII, nos 3 et 5. — Samosate, HUMANN, pl. XLIX, no 5. — La plupart des têtes qui servent d'hiéroglyphes sont coiffées de même, WRIGHT, *passim.*)

c) Les cheveux sont en général cachés par la tiare ou la calotte ; souvent il s'échappe de cette dernière une mèche qui paraît tressée et retombe en arrière comme la queue des Chinois (*pig-tail*). (Euyuk, PERROT, figg. 332, 336. — Stèle de Biredjik, SAYCE, *The mon. of the Hittites,* pl., p. 250. — Samosate, HUMANN, pl. XLIX, nos 3 et 4. — Sendscherly, HUMANN, pl. XLIV, no 2; XLV, no 1. *Musée de Berlin, Untere Reihe,* nos 7 et 8 (?); *Mittlere Reihe,* nos 1, 3, 8; *Obere Reihe* (sphinx), no 3. — Marasch, HUMANN,

pl. XLVII, n° 3. — Ajoutez plusieurs têtes qui figurent dans les inscriptions, notamment à Jerabis.)

Nous retrouvons les traits que nous venons d'esquisser, dans les représentations égyptiennes. Un monument d'Ibsambul[1] (Abu Simbel) représente le roi des Hittites rendant visite à son beau-père Ramsès II, et coiffé de la tiare. Ce dessin nous permet même d'expliquer un détail de la coiffure déjà remarqué par M. Hirschfeld[2]. La tiare en question ne se termine pas à la nuque, mais porte en arrière une sorte d'appendice destiné probablement à couvrir et à protéger celle-ci. Nous rencontrons une disposition analogue à Boghaz-Keui (Wright, pl. XXIV, n° 6; Humann, pl. IX), à Giaour-Kalessi (Perrot, *Expl. Gal. et Bith.*, pl. X) et peut-être à Karabéli (Wright, pl. XVIII).

Un autre roi des Hittites représenté à Medinet-Abou[3], datant de l'époque de Ramsès III, est coiffé de la calotte ronde, et porte la queue à la chinoise. Il offre avec le joueur de trompette d'Euyuk une ressemblance qui va jusqu'à l'identité[4]. Une foule d'autres personnages reproduits dans les ouvrages de Rosellini (pl. CIII et sq.) et de Leipsius (pl. CLIII et sq.) fournissent des analogies frappantes sur lesquelles il serait trop long d'insister. Il faut noter

(1) Brugsch, *Geographische Inschriften*, II, pl. V, n° 9.

(2) *Op. cit.*, p. 14.

(3) Brugsch, *op. cit.*, pl. IV, n° 7.

(4) Cf. Hirschfeld, *op. cit.*, p. 19.

cependant la scène reproduite par Leipsius, pl. CLIV, où l'on voit un Égyptien qui saisit un Hittite par sa tresse à la chinoise.

2. COIFFURE DES FEMMES.

a) Certaines figures portent une sorte de couronne murale, tourellée, assez élevée. (Boghaz-Keui, WRIGHT, pl. XXIV, nos 2 et 3; cf. HUMANN, pl. X et texte, p. 62. — Comparez la coiffure singulière de la figure qui sert de support au personnage mâle de Fassiler, RAMSAY, *Syro-Capp. mon.*, fig. 1, p. 171) (1).

b) D'autres portent une sorte de cylindre, recouvert, ainsi que tout le reste du corps, par un grand manteau. Le cylindre ainsi caché, et dont on ne devine que la forme extérieure, est peut-être identique avec la couronne murale. (Marasch, HUMANN, pl. XLV, no 2; pl. XLVII, nos 2 et 4. — Comparez la figure de Biredjik, SAYCE, *op. cit.*, p. 250.)

c) Les cheveux des femmes tombent librement sur le dos (Boghaz-Keui, HUMANN, pl. X). Parfois ils forment deux tresses qui tombent de chaque côté du visage. (Stèle de Carchemisch, PERROT, *Hist. de l'art*, fig. 390. — Cf. Sendscherly, *Musée de Berlin, Mittlere Reihe*, no 5; *Obere Reihe*, no 3 (sphinx); et les deux sphinx d'Euyuk, RAMSAY, *op. cit.*, p. 189, figg. 8 et 10.)

(1) Peut-être aussi la Niobé du Sipyle.

B. *Vêtements.*

1. VÊTEMENTS DES HOMMES.

a) Une courte tunique qui descend de la ceinture aux genoux (Karabéli, WRIGHT, pl. XVIII. — Giaour Kalessi, PERROT, *Expl.,* pl. X. — Euyuk, PERROT, *Hist. de l'art,* figg. 331, 332, 335.— Boghaz-Keui, *passim* WRIGHT, pl. XXIV, nos 1, 3, 6. — Ibriz, WRIGHT, pl. XIV. — Sendscherly, HUMANN, pl. XLIV, no 2; XLV, no 3. *Musée de Berlin, Untere Reihe,* nos 1 et 4; *Mittlere Reihe,* nos 1, 3, 5, 8; *Obere Reihe,* nos 4 et 5. — Saktschegözü, HUMANN, pl. XLVI. — Marasch, HUMANN, pl. XLVII, no 5).

b) Une robe, qui couvre l'individu du cou aux pieds, presque toujours serrée par une ceinture. Cette robe est à manches courtes et se ferme par devant ou un peu de côté. Souvent elle est garnie de franges et d'autres ornements. Parfois, elle est ouverte par devant, à partir de la ceinture jusqu'aux pieds, et disposée de telle manière que lorsque le personnage qui la porte est en marche, l'une de ses jambes demeure invisible, tandis que celle qui avance est à découvert. Il est des cas où un évasement est pratiqué à partir du genoux pour faciliter la marche.

(Eflatoun Bounar, PERROT, *Hist. de l'art,* figg. 356, 357, 358. — Marasch, HUMANN, pl. XLIX, no 1; pl. XLVII, no 3, no 6 (sous un manteau frangé). —

Saktschegözü, HUMANN, pl. XLVI. — Sendscherly, HUMANN, pl. XLV, n° 1 ; pl. XLIV, n° 2. *Musée de Berlin, Mittlere Reihe,* n° 9 (?), *Obere Reihe,* n° 7. — Carchemisch, WRIGHT, pl. XI, fig. 4 ; pl. XIX, n° 1. — Biredjik, SAYCE, *op. cit.,* p. 250.)

c) Un manteau traînant, très long et très ample, ouvert par devant, sans que néanmoins cette ouverture s'étende jusqu'au bord inférieur du vêtement. Une partie du manteau retombe par dessus le bras gauche et descend jusqu'à terre. Le bras gauche est libre, le bras droit emprisonné dans une sorte de grande manche bouffante.

Boghaz-Keui, WRIGHT, pl. XXIV, n°s 1, 4, 6. — Euyuk, PERROT, figg. 328, 333, 334. Bulle de Tarḳudimme, WRIGHT, p. 165. C'est le seul vêtement que nous ne retrouvons pas en Syrie, et cela, fort probablement, à raison de la différence des scènes représentées.

2. VÊTEMENTS DES FEMMES.

a) Une robe longue, traînante, serrée, à ceinture, à manches longues. A partir de la ceinture, elle paraît plissée. (Boghaz-Keui, WRIGHT, pl. XXIV, *passim,* HUMANN, pl. X. — Je compare Carchemisch, WRIGHT, pl. XX, n° 2.)

b) Un manteau très ample qui cache tout le corps, sans manches, sans plis et plus lâche que le précédent. Il recouvre parfois le chapeau cylindrique décrit plus

haut. (Euyuk, PERROT, fig. 337. — Marasch, HUMANN, pl. XLVII, nos 2 et 4.)

C. *Chaussures.*

Ce sont des espèces de sandales pointues et relevées du bout. Elles se rencontrent partout dans le groupe de l'Asie-Mineure, et dans le groupe syrien. M. Sayce (1) a remarqué récemment que les bas-reliefs du Ramesseum reproduisent cette particularité (2).

D. *Armes.*

Pour ne pas allonger outre mesure ces considérations, je ferai remarquer seulement que le poignard à poignée semi-circulaire se retrouve également dans les deux groupes. (Karabéli, WRIGHT, pl. XVIII. — Giaour-Kalessi, PERROT, *Enpl.*, pl. X. — Boghaz-Keui, WRIGHT, pl. XXIV, nos 3, 4, 6. — Sendscherly, HUMANN, pl. XLV; *Musée de Berlin, Untere Reihe,* nos 1, 4, 7; *Mittlere Reihe,* nos 1, 3.)

Il faut s'arrêter dans les comparaisons que nous venons de faire. Nous pourrions relever bien des détails encore. Ce que nous avons dit suffit pour démontrer que les sculptures de l'Asie-Mineure trahissent la même influence que celles de la Syrie.

(1) WRIGHT, préface, p. XXVI.

(2) M. Hirschfeld, *op. cit.*, p. 50, émet des doutes à ce sujet. M. Maspero a constaté la même chose que M. Sayce. PERROT, *Hist. de l'art*, p. 563, note 1.

et qu'il n'y a pas moyen de séparer les deux groupes, ainsi que l'a tenté M. Hirschfeld (1).

Indiquons cependant deux faits encore qui viennent à l'appui de notre thèse :

1° La présence d'hiéroglyphes du même système en Syrie, à Boghaz-Keui, à Euyuk, à Kölitolü, à Bey-Keui, au Sipyle et dans le défilé de Karabéli. Certes l'emploi de ces hiéroglyphes peut différer d'un endroit à l'autre, — quoiqu'en fait il n'y paraisse guère — et les inscriptions peuvent recéler des langues différentes. Ce qui est certain, c'est que nous avons à faire à un système unique, répandu depuis Samosate, Carchemisch et Hamath jusqu'aux bords de la mer Égée. Et de même que les inscriptions de Van, conçues en langue vannique, mais écrites en caractères cunéiformes, nous permettent de démontrer l'influence puissante de l'Assyrie sur l'Arménie ancienne, de même les inscriptions en caractères hétéens doivent nous faire admettre l'influence prépondérante de la race hittite, partout où nous rencontrons des monuments de ce genre.

2° Le caractère presque égyptien de certains détails à Euyuk et ailleurs (2) devient inexplicable si l'on n'admet un contact quelconque entre les populations qui élevèrent ces monuments en Égypte. Or, je pense qu'en dehors des relations tantôt pacifiques, tantôt

(1) *Op. cit.*, *passim*, not., p. 68 sq.

(2) Hirschfeld, *op. cit.*, pp. 63 et 64.

guerrières des Égyptiens et des Hittites en Syrie, on aura peine à trouver un pareil point de contact. M. Hirschfeld (1) paraît croire, il est vrai, que ces éléments égyptiens ont été transmis à l'art anatolien en passant par Babylone. Mais cette hypothèse ne rencontrera pas beaucoup d'adhérents : elle aurait pour premier résultat de reculer jusque vers 3,000 ans avant Jésus-Christ la date des monuments en question, et de nous reporter ainsi à une époque où les ténèbres historiques ne permettent pas d'apercevoir grand'chose.

A partir du xve siècle, nous constatons au contraire, en Syrie, l'action de la civilisation babylonienne côte à côte avec le développement de l'influence égyptienne. Nous savons que des Khétas habitaient peut-être l'Égypte au temps des Toutmès (2) et que le roi des Khétas visitait ce pays au temps de Ramsès.

Quoi de plus simple que de rattacher à des faits aussi bien établis le caractère mixte de l'art hittite, tel qu'il se manifeste en Anatolie. M. Hirschfeld admet lui-même (3) que les alliés des Hittites ont pu rapporter en leur pays les traditions d'un art qu'ils avaient appris à connaître, grâce à leurs rapports avec

(1) Hirschfeld, *op. cit.*, pp. 64 et 67.

(2) Flinders Petrie, *Kahun, Gurob, and Hawara.* Londres, 1890. On a trouvé à Gurob, au milieu des restes d'une colonie d'étrangers, la mention d'un nommé *Sadiamia* (p. 40), ainsi qu'une figurine de bois représentant un Hittite, avec la queue chinoise bien caractérisée, qui joue de la harpe. (Cf. stèles de Marasch,) p. 41, pl. XVIII, n° 38.

(3) Hirschfeld, *op. cit.*, p. 61.

l'Égypte ; il concède même [1] que des populations apparentées entre elles ont pu autrefois occuper la Cappadoce, la Syrie et le pays situé entre les deux. Cette concession nous permet de conclure à l'unité de l'art, et, comme nous allons le voir, de la race hittite.

(1) Hirschfeld, *loc. cit.*, p. 61.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER

DE LA RACE HITTITE.

S'IL est vrai que les monuments que nous venons d'étudier trahissent une parenté évidente, la première question à résoudre est celle-ci : quel peuple a exercé l'action que nous constatons? et comment s'est propagée son influence ?

Mais on attend de nous, sans doute, que nous justifions, avant tout, le nom de hittite que nous

avons donné jusqu'ici, sans contrôle, aux monuments en question.

La démonstration ne saurait être ni longue, ni difficile : elle se dégage d'elle-même des faits que nous avons indiqués.

Nous savons que les Égyptiens connaissaient au nord de la Syrie des populations belliqueuses, auxquelles ils donnaient le nom de Khétas. Nous savons que les Assyriens rencontraient, au même endroit, dans leurs expéditions guerrières, des royaumes assez nombreux qu'ils désignaient sous le nom de Ḥatti. La Bible renseigne, dans les mêmes parages, les royaumes des Ḥittim (Hittites du Nord). L'onomastique des Khétas, telle que nous l'ont transmise les Égyptiens, concorde remarquablement, comme nous le verrons, avec celle que nous révèlent les textes assyriens. Ces diverses indications se suivent dans l'ordre chronologique, sans grandes lacunes. Dès lors, une première conclusion s'impose : les Khétas, les Ḥatti, les Ḥittim désignent un même groupe de populations.

Faisons un pas de plus. Le siège principal des Hittites, au temps des conquérants assyriens, était Carchemisch (1). Qadesch et Alep (2) leur appartenaient à l'époque de Ramsès II. Qadesch rappelait encore leur nom au temps de David. Il est incontes-

(1) Il était sous l'influence hittite dès Ramsès II. *Voy.* la liste des alliés de Khéta dans le poème de Pentaour.

(2) Poème de Pentaour.

table que Hamath fut aussi en leur pouvoir. Or, dans trois de ces villes, nous trouvons des traces fort anciennes d'un art particulier et d'inscriptions étranges. Nous savons d'autre part que les Hittites possédaient un système spécial d'hiéroglyphes (1). De là une présomption très forte, qui est presque la certitude : ces monuments sont des restes hittites.

D'autres faits achèvent la démonstration. Les bas-reliefs égyptiens nous offrent le portrait de quelques Hittites, *désignés comme tels*. Nous retrouvons les mêmes traits (2) dans les sculptures et les inscriptions syriennes que nous venons de mentionner. Bien plus, nous constatons une ressemblance exacte entre un personnage hittite de Medinet-Abou et un personnage d'Euyuk (3). Les autres monuments de l'Asie-Mineure, presque toujours accompagnés des hiéroglyphes que nous connaissons déjà, se rapprochent parfois jusqu'à l'identité des types que nous remarquons en Syrie (4). L'histoire égyptienne corrobore ces faits en nous donnant la liste des alliés des Khétas, dont plusieurs sont sans aucun doute originaires de l'Asie-Mineure. Nous reconnaissons d'autre part la marque non équivoque de l'influence égyptienne à Euyuk, ce qui peut nous servir de contre-épreuve.

Tel est l'ensemble des faits : il nous autorise,

(1) Traité avec Ramsès II.

(2) Cf. *supra*.

(3) Rapprochement signalé par Hirschfeld, *op. cit.*, p. 18.

(4) Cf. démonstration *supra*.

pensons-nous, à parler de populations hittites, d'art hittite et, comme nous allons voir, de race hittite.

Faut-il admettre pour cela l'existence d'une race *homogène* répandue avec continuité depuis la Syrie jusqu'aux bords de la mer Égée? ou bien faut-il supposer l'existence d'une conquête hittite s'étendant dans les mêmes limites?

Évidemment non. Ce sont là des hypothèses que rien ne permet d'affirmer, mais, remarquons le bien, que rien ne permet non plus de nier dans l'état actuel de nos connaissances.

Il est fort probable, en tout cas, que les caractères originaux de la civilisation que nous avons sommairement décrite, trahissent l'existence d'un groupe de populations, appartenant à une race spéciale, et traduisant ses conceptions nationales dans des œuvres profondément distinctes de celles de ses voisins. Mais ce groupe peut avoir été localisé dans un espace assez restreint. On peut fort bien s'imaginer son influence comme une action indirecte s'exerçant de proche en proche, à l'aide des relations commerciales, des expéditions guerrières, des émigrations partielles.

Nous avons l'exemple d'une influence agissant de cette manière dans l'Arménie ancienne.

Tout ce que nous connaissons de ce pays trahit, à l'époque assyrienne, l'influence de Ninive de la manière la plus claire : écriture, ustensiles, phraséologie officielle, etc. Pourtant les Assyriens n'appartiennent pas à la même race que les Arméniens, ils

n'ont pas fondé d'empire en Arménie, ni émigré en ce pays. Mais leurs expéditions temporaires fréquemment renouvelées, l'obligation de payer un tribut annuel, les rapports commerciaux ont créé entre les deux civilisations des points de contact, qui ont engendré le désir d'imiter au sein de la nation la moins avancée. La civilisation hittite, probablement formée dans ses grandes lignes à l'époque des conquêtes égyptiennes et assyriennes, a subi une action analogue, qu'elle a transmise ensuite, augmentée de ce qu'elle possédait d'originalité propre. Elle a gardé une marque indéniable du double courant qui lui venait de la vallée du Nil et de la Mésopotamie. Mais elle n'a point perdu son individualité, et a créé à son tour un courant civilisateur. Dans l'état mixte où elle se trouvait, elle a servi d'éducatrice et de modèle à des peuples plus arriérés qu'elle-même.

Tout ceci suppose, néanmoins, un minimum de population de race hittite, existant au Nord de la Syrie et étendant ses ramifications jusqu'au delà du Taurus. Il est possible, croyons-nous, de déterminer avec une certaine précision les caractères de cette race, à l'aide des représentations figurées que nous a léguées l'Égypte.

Je n'ai pas besoin d'insister sur la confiance que nous pouvons avoir dans la fidélité de ces représentations et dans l'aptitude des Égyptiens à reproduire les caractères anthropologiques saillants des races étrangères. Les photographies, prises en Égypte

par M. Flinders Petrie [1], dans un but ethnographique, sont là pour lever tous les doutes à cet égard.

Qu'on examine les types originaires de la Syrie qui sont parvenus jusqu'à nous, et l'on constatera, de la manière la plus évidente, l'existence de deux groupes anthropologiques dans ce pays.

1° Le groupe sémitico-chananéen. Le front est élevé et droit, le nez saillant et recourbé d'une façon fort caractéristique ; la bouche et les lèvres n'accusent aucune dépression du bas du visage, ni aucun prognathisme. Les traits sont fins, quoique les pommettes paraissent assez proéminentes. L'ensemble est sans lourdeur et ne trahit aucune obésité. L'œil est bien ouvert et planté droit. Le menton est caché par une barbe qui forme une pointe plus ou moins marquée. (Je ne cite que les reproductions dont les originaux sont syriens, sans contestation possible : n°s 121, 122, 123, 86, 236, 237, 239, 240, 243, 234, 235, 238, 90, 91, 92, 93, 183, 186, 68.)

2° Le groupe hittite. Front très déprimé, angle facial petit. Le nez, saillant et droit, forme une ligne presque continue avec le front. Quoique la bouche et le menton ne soient guère en retrait, la figure a l'air d'être projetée en avant. Les traits sont fort marqués, bien que les pommettes ne soient pas fort apparentes et qu'une obésité caractérisée cache

(1) *Racial photographies from the egyptian monuments.*

celles-ci. Les figures sont presque toutes imberbes. On a prétendu reconnaître des moustaches pendantes sur certains bas-reliefs, mais la chose me semble douteuse. L'œil est relevé à la chinoise (nos 156, 56, 13, 14, 15, 55, 57, 143, 144, 145, 49, 51, 76, 77, 58, 52, 53, 54, 217, 218, 262). Les mêmes caractères se manifestent chez quelques Rutennu du Nord, probablement mêlés aux populations hittites environnantes (nos 74, 73, 69, 75).

On reconnaît un type identique sur les sculptures de Sendscherly, malgré l'inexpérience de l'artiste (Humann, pl. XLIX, n° 2; pl. XLV, n° 1; *Musée de Berlin, Untere Reihe,* 7, 8, *Mittlere Reihe,* 3, *Obere Reihe,* 3), à Marasch (Humann, pl. XLV, n° 2; pl. XLVII, n° 2) et sur la bulle de Tarkudimme (Wright, p. 165). Comparez aussi la figure humaine de J. I. A, lig. 1. — A Boghaz-Keui et à Euyuk, les figures sont en trop mauvais état pour qu'on puisse se permettre d'affirmer rien de précis. Elles n'ont pourtant pas le type sémitique. Au contraire, ce type est fort accusé à Ibriz et à Tyana (Wright, pl. XIV et pl. XV).

Les tablettes de Tell-Amarna confirment les conclusions que nous venons de tirer des représentations figurées. Nous avons vu plus haut que la langue en usage en Syrie, au XVIe siècle avant notre ère, paraît avoir été une variété dialectale de l'assyrien. Mais, à côté de cet idiôme, nous en trouvons un ou deux autres en usage, qui n'ont aucune parenté avec

les langues sémitiques (1). Et précisément l'un des fragments en question est un message du roi Tarḥundarauš, dont le nom est purement hittite. Aux deux races distinctes que nous avons étudiées, correspondent donc vraisemblablement des langages différents.

La question qui se pose immédiatement est celle de savoir à quel groupe ethnographique il faut rattacher les Hittites. Ici s'accusent les divergences les plus graves. Plusieurs théories ont cours en cette matière, difficilement conciliables. Comme elles se confondent en général avec les essais de déchiffrement qu'on a tentés des inscriptions hittites, nous devons passer en revue les hypothèses que l'on a émises sur ce point.

CHAPITRE II.

DE LA LANGUE DES HITTITES.

Dès l'année 1866, M. Chabas (2) signalait le caractère original du langage des Khétas, tel que l'onomastique fournie par les documents égyptiens permettait de le juger à cette époque. M. Brugsch (3) montrait de son côté l'impossibilité de rattacher leur idiome à ceux de la famille sémitique.

(1) Tables de Tušratta et de Tarḥundarauš.

(2) *Voyage d'un égyptien en Syrie*, pp. 326-346.

(3) *Geogr. Inschr. altægypt. Denkm.*, II, pp. 20-30. — *History of Egypt under the Pharaohs*, II, pp. 2-8.

La découverte des inscriptions hittites de Hamath, survenue peu après, fit germer les hypothèses et les conjectures. L'honneur d'avoir attribué ces monuments aux Hittites revient à M. Wright (1872) (1).

Les inscriptions étaient à peine connues que déjà M. Hyde Clarke croyait pouvoir les comparer à l'himyaritique fort ancien (2). Peu après, M. Dunbar Heath conjectura, avec raison, qu'elles étaient écrites en boustrophédon, et pensa reconnaître les noms de Toutmès III et d'Aménophis I (3). En 1876, M. Sayce eut l'idée de rapprocher certains symboles hittites des signes de l'alphabet cypriote (4) : idée féconde qu'il reprit et développa dans la suite. Entretemps, les hypothèses les plus aventureuses se faisaient jour. M. de Bunsen admit une affinité probable entre les Hittites de la Mésopotamie (*sic*), les Gêtes de la Thrace, les Celtes, les Ioniens, les Pélasges et les Dardaniens (5). M. Hyde Clarke publia un travail intitulé : « *The Khita and Khita-Peruvian epoch* » (1877), dont le titre indique assez les tendances. M. Dunbar Heath essaya, avec plus de prudence, d'interpréter

(1) Wright, p. 124 sq.

(2) *Quaterly Statement of the Palestine Exploration Fund*, 1872, pp. 74-75. — Burton, *Unexplored Syria*, I, p. 359.

(3) Q. S. P. E. F., 1872; 1873, p. 35. Je crois que M. Hayes Ward a déterminé aussi, d'une manière tout à fait indépendante, le sens dans lequel il faut lire les textes.

(4) T. S. B. A., V, n° 1 (1876), pp. 22-32.

(5) P. S. B. A., VI, n° 2 (1878), pp. 596, 597.

les mystérieux documents à l'aide du chaldéen [1] (1879). Enfin, M. Sayce, en étudiant sur place le pseudo-Sesostris de Karabéli, découvrit les rapports qui unissent ce monument aux inscriptions de Hamath, et, s'aidant des publications de Texier et Perrot, eut le mérite de rattacher, le premier, les monuments de l'Asie-Mineure aux monuments syriens et de les attribuer à une race particulière.

§ 1. Système de M. Sayce.

Le mémoire de M. Sayce, intitulé « *The Monuments of the Hittites* [2] », contient une synthèse très complète de tous les renseignements que fournissent les représentations figurées, alors connues, les annales égyptiennes et assyriennes, les traditions anciennes relatives à l'Asie-Mineure. L'onomastique hittite recueillie par l'auteur, l'analyse qu'il tente de certains symboles, les ressemblances qu'il trouve entre ceux-ci et l'alphabet cypriote lui fournissent d'autres arguments à l'appui de sa théorie.

Cette théorie la voici, telle que nous la trouvons exposée dans le mémoire précité :

« Les noms propres hittites [3] conservés par les monuments égyptiens et assyriens montrent que les Hittites ne parlaient pas une langue sémitique. Les

(1) *Journal of the Anthropological Institute*, 1880.

(2) Juillet 1880. Voyez T. S. B. A., VIII, n° 2, pp. 248-293.

(3) *Ibid.*, pp. 251-252.

sculptures hittites montrent, de plus, qu'ils n'appartenaient pas à une race sémitique. Leurs traits et leur type physique sont ceux d'un peuple du Nord, et leur origine septentrionale est confirmée par l'usage qu'ils font de chaussures, usage au moins aussi ancien que l'invention de leur écriture, puisque la chaussure est un de leurs hiéroglyphes les plus communs... »

« (1)... Pour autant qu'il est possible de tirer une conclusion des noms propres, le langage des Hittites appartient à la même famille que les langues parlées par les Patiniens (entre l'Oronte et le golfe d'Antioche), les Ciliciens, le peuple de Kuê, de Samalla, de Gamgum et de la Commagène, les Moschiens, les Tibaréniens, les proto-Arméniens, et les autres tribus qui occupaient les contrées situées entre la mer Caspienne et l'Halys, d'une part, et la Mésopotamie, d'autre part. Cette famille de langues a été appelée avec justesse alarodienne. Les inscriptions, encore indéchiffrées, des rois proto-arméniens des Minni ou de Van sont conçues dans un dialecte appartenant à cette famille, et il est probable que le géorgien en est aujourd'hui le principal représentant. Le nominatif et le génitif hittites semblent avoir été terminés en s, comme le nominatif et le génitif des proto-Arméniens ; on peut donc comparer le hittite Pisiris et Gar-gamis (Carchemisch) avec le vannique Argistis et Menuas, et ces derniers noms avec Ambris ou Ambaris, nom d'un roi

(1) Pp. 252, 253. Cf. pp. 281, 283, 286, 287.

des Tibaréniens et de Cilicie sous le règne de Sargon. Le second élément du nom de la capitale hittite, qui est écrit Gar-gamis dans les inscriptions assyriennes, est peut-être identique avec le nom des Gamgumai ou Gamgamai, tribu de Cappadoce. De toute manière, il est hautement probable que Sapalel, nom d'un roi hittite contemporain de Ramsès I d'Égypte, est identique à Sapalulve, roi des Patiniens de l'Oronte, au temps du monarque assyrien Shalmaneser. »

« Si, comme je le crois, toute la vaste contrée située au nord et au nord-ouest de la Mésopotamie a été l'habitat d'une race alliée par le sang et par la langue, la question se pose de savoir si les ruines de l'Asie-Mineure, que j'ai rapportées aux Hittites, furent l'ouvrage des Hittites eux-mêmes, ou bien de leurs parents plus septentrionaux. Tout bien considéré, j'incline à penser que ce sont bien des monuments des Hittites eux-mêmes, parce que, d'une part, aucun autre peuple, dans cette partie du monde, ne semble avoir possédé ni la puissance, ni la civilisation nécessaires pour les élever ; parce que, d'autre part, les monuments trouvés en Lycaonie et en Lydie sont évidemment les restes d'une invasion couronnée de succès, et que les Hittites étaient le seul peuple de l'Asie occidentale assez fort pour entreprendre des conquêtes lointaines... Au surplus, les inscriptions égyptiennes nous apportent le témoignage évident des relations étroites existant entre les Hittites et les habitants de l'extrême ouest de l'Asie-Mineure, au

XIVe siècle avant Jésus-Christ. Les Hittites furent assistés, en effet, dans leur longue guerre contre Ramsès II, par des contingents des Dardaniens de la Troade et des Masu ou Mysiens, avec leurs deux villes d'Iluna ou Ilion et de Pidasa ou Pédase. »

M. Sayce place la conquête et l'empire des Hittites en Asie-Mineure, entre le XIIe et le XVe siècle avant Jésus-Christ (1), et cherche le berceau de leur système hiéroglyphique en Cappadoce ou en Lycaonie (2).

La théorie, si neuve et vraiment géniale de M. Sayce, reçut, peu après la lecture de son mémoire, un complément inattendu par la découverte de la célèbre bulle de Tarḳudimme, due à l'infatigable activité du savant anglais (3). Cette bulle, de forme hémisphérique, qui porte une légende, malheureusement trop courte, en caractères cunéiformes et en hiéroglyphes hittites, est, jusqu'à présent, le seul bilingue que nous possédions. La légende cunéiforme se lit comme suit : « Tarḳudimme, roi du pays d'Êrmê » (Tar-ḳu-dim-mê šar mât Êr-mê). Elle permet de déterminer avec certitude le symbole hittite qui signifie pays, celui qui signifie roi, et les quatre valeurs phonétiques tarḳu, dimmê, êr et mê. Ces déterminations, qui sont l'œuvre de M. Sayce,

(1) P. 272.

(2) P. 279.

(3) Novembre 1880. Cf. T. S. B. A., vol. VIII, fasc. 2, pp. 294 sq. M. Sayce, n'a pas découvert, à proprement parler, le monument en question. Il l'a plutôt redécouvert. Cf. *op. cit.*

ont été modifiées à plusieurs reprises dans la suite. Nous pensons, toutefois, que la lecture qu'il a proposée est de loin la plus probable.

Aidé de ces quelques valeurs, M. Sayce essaya de s'attaquer au déchiffrement des inscriptions hittites unilingues (1). Le résultat de ces recherches est résumé dans une liste de trente-deux signes, dont les valeurs idéographiques ou phonétiques ont été obtenues, soit par la comparaison de passages parallèles, soit par différentes conjectures.

Que faut-il penser de ces identifications?

D'une manière générale, la détermination des signes idéographiques nous paraît vraisemblable. Quant aux valeurs phonétiques trouvées par M. Sayce, on nous permettra de nous montrer plus sceptique. Sans doute, l'auteur peut invoquer en sa faveur la ressemblance, qui existe entre la forme de huit hiéroglyphes hittites, dont il a déterminé la valeur phonétique, et la forme de huit caractères cypriotes, qui ont la même valeur phonétique. Cette coïncidence, il faut le remarquer, n'a pas guidé M. Sayce dans ses recherches; elle s'est manifestée après celles-ci et leur sert de confirmation, non de point de départ (2). Toutefois, les rapprochements invoqués, remarquables en certains cas (nos 1, 2, 4, 7), paraissent beaucoup moins évidents pour d'autres. Et la méthode même qui a pré-

(1) Ces essais sont reproduits dans Wright, 2e édit., pp. 177-197. Voy. aussi la préface.

(2) Wright, pp. 178, 179.

sidé au déchiffrement offre un double défaut : elle se base sur une hypothèse arbitraire et sur une identification impossible.

1° Un certain groupe de signes, à peu près identiques, se représente trois fois dans l'inscription J. I [1] (lig. 1 ; lig. 2 ; lig. 4 et 5), une fois dans J. II (lig. 1), deux fois dans J. III (lig. 2 et lig. 3). Ce groupe, suivi partout de l'idéogramme royal, dénote évidemment un nom propre d'homme. Or, dans J. I (lig. 1 et lig. 2), ce groupe est terminé par le caractère . M. Sayce, considérant que les noms d'hommes hittites se terminent ordinairement en s, conclut que le caractère en question représente la syllabe es [2].

Mais la conclusion n'est pas rigoureuse. D'abord, un grand nombre de noms d'hommes ne se termine pas en s [3]. Ensuite, il est visible que le caractère déchiffré par M. Sayce ne fait pas partie du nom propre. Il est placé, en effet, *sous le signe idéographique qui signifie roi,* et sert très probablement de complément phonétique à ce signe. Cette simple constatation nous rejette dans l'inconnu.

2° C'est sur cette base que M. Sayce édifie, pourtant, le reste de son système. Comparant les six passage parallèles où se retrouve le groupe de signes

(1) J. I., etc., se rapporte aux planches de l'ouvrage de Wright. Je ferai remarquer que l'inscription J. I. doit se lire dans l'ordre A, B, C, D.

(2) Wright, p. 182.

(3) Cf. not. Tarḥunazi, Tarḳudimme, Tarḥulara, Sapalulme, Sandasarme, etc., etc.

dont nous avons parlé plus haut, *l'auteur les identifie sans hésiter. Or, si les trois premiers caractères du groupe sont partout identiques, les caractères suivants offrent de telles divergences que l'assimilation est impossible.*

Dans J. I, le groupe est répété trois fois dans la même forme, comprenant en tout cinq signes. Dans J. II, le groupe n'a que quatre signes, et il est fort difficile de déterminer l'objet représenté par le quatrième signe. Dans J. III, 2, nous trouvons six signes (1), dont le quatrième pourrait peut-être se rapprocher du quatrième de J. II, mais dont les deux derniers ne se rencontrent nulle part ailleurs. Enfin, dans J. III, 3, nous rencontrons de nouveau cinq signes, très probablement identiques à J. I. Le cinquième signe est pourtant , et non pas , comme dans J. I, mais c'est peut-être une erreur de copie. Nous verrons que cette divergence a pour M. Sayce une importance considérable.

Voici maintenant en quoi consiste l'artifice, fort ingénieux, du reste, de M. Sayce.

Il pense que le quatrième signe de J. II représente une tête de bélier et il identifie ce signe avec le quatrième de J. III, 2, qui représente certainement une tête de bélier. *Or, la valeur phonétique de la tête de bélier nous est connue par le bilingue de Tarḳudimme :* tarḳu. Dès lors, la conclusion s'impose : le

(1) Et non pas seulement quatre, comme dit M. Sayce.

groupe se termine par les syllabes tarḳu [1]. Il doit se terminer par les mêmes syllabes partout ailleurs, notamment dans J. I, et dans J. III, 3, où il est composé de cinq signes. Les trois premiers signes étant partout les mêmes, il s'ensuit que les deux derniers signes de J. I et J. III, 3, représentent la même chose que le quatrième signe de J. II et J. III, 2, ce qui donne pour l'un de ces signes , la valeur tar et pour l'autre , la valeur ḳu.

Ici viennent se greffer de nouvelles combinaisons.

M. Sayce ajoutant erronément à la forme trouvée dans J. I, le caractère , comme nous l'avons remarqué plus haut, lit le groupe entier : X-Y-Z-tar-ḳu-es. Reprenant maintenant la variante fournie par J. III, 3, il y constate, à la place de tar-ḳu-es, les deux signes . Le premier de ces signes étant égal à tar, le second doit être égal à ḳu-es ou ḳus. Ainsi se trouvent déterminées les trois valeurs phonétiques suivantes :

1° = tar.

2° = ḳu.

3° = ḳus.

Ces combinaisons servent de point de départ à presque toutes les conclusions ultérieures de M. Sayce. Comme on vient de le voir, elles reposent, selon nous,

(1) On voit que M. Sayce oublie que J. III, 2, comprend six et non quatre signes.

sur une identification inexacte, et nous pensons qu'il est inutile de les examiner plus en détail.

Quelques lectures phonétiques pourtant, proposées par M. Sayce, nous sourient beaucoup. Ce sont celles des sceaux trouvés par Layard, à Ninive, et celles des empreintes appartenant à M. Schlumberger (1). Seulement, les résultats obtenus sont bien peu importants.

En résumé, si nous ne pouvons admettre les déchiffrements de M. Sayce, nous devons rendre hommage aux essais qu'il a tentés. M. Sayce a fort bien indiqué le caractère général des inscriptions hittites. « Le système hittite d'écriture, dit-il (2), ressemble à celui des Égyptiens, des Assyriens et de tout peuple qui se sert d'hiéroglyphes. Il comprend des signes idéographiques, des signes phonétiques, et fait usage de déterminatifs. Les caractères phonétiques, comme en égyptien et en assyrien, représentaient parfois un monosyllabe, parfois un dissyllabe, parfois les deux... Les idéogrammes semblent être attachés aux caractères phonétiques, qui expriment le son du mot qu'ils représentent, presque aussi souvent qu'en égyptien, quoique, naturellement, ils puissent aussi se rencontrer seuls, sans aucun complément phonétique, ou bien encore accompagnés seulement de suffixes grammaticaux. »

(1) Cf. Wright, pp. 189 sq. Comparez aussi les essais fort intéressants de M. A. Baillet, R. A. 3e série, VIII, pp. 301 sq.

(2) Wright, pp. 193, 194.

M. Sayce, dans un ouvrage plus récent (1), a reproduit, avec quelques détails nouveaux, et une précision plus grande, les idées émises en son mémoire de 1880. Il maintient sa théorie de l'empire hittite, sans vouloir entendre par là autre chose qu'une domination précaire, sans cesse contestée, toujours rétablie, analogue à la domination égyptienne en Syrie et à l'empire assyrien, antérieur à Tiglathpiléser III et à Sargon (2). Il place le berceau des Hittites sur les deux versants du Taurus, dans la contrée délimitée au sud par une ligne tracée de Carchemisch en Lycaonie, et passant par Antioche, au nord par les ruines de Boghaz-Keui et d'Euyuk (3). Il admet comme fort probable que la langue hittite faisait partie d'une famille de langues comprenant aussi le vannique (4).

Fr. Lenormant, dans le dernier volume des *Origines de l'histoire* (1884), se montre partisan des idées de M. Sayce. Pour lui aussi, les Hittites ont un type physique à part (5), et parlent une langue différente des idiômes sémitiques et aryens (6). Cette langue procède d'une famille encore indéterminée. « C'est au même idiôme, dit l'auteur, peut-être sans différence de dialectes, qu'appartiennent aussi les noms propres

(1) *The Hittites. The story of a forgotten empire.* Londres, 1888.
(2) P. 77.
(3) P. 82.
(4) P. 134
(5) Pp. 279, 286.
(6) Pp. 287, 288.

d'hommes et de lieux, non seulement des pays de Qouê, Sama'la ou Samalla, Patin, Gamgoum, Laqê, Qoummou'h ou Koumou'h, que l'on peut considérer comme des divisions du 'Hatti entendu dans son sens le plus large, mais aussi ceux des pays de 'Hilakkou, la Cilicie, et de Milid, la Mélitène (1). » La même parenté existe avec certains noms d'hommes, de tribus, de districts du Naïri, de Tabal et de Kaschkou, avec le vannique et probablement avec certains dialectes parlés à l'est de l'Assyrie (2). Lenormant faisait du Taurus le centre et le foyer d'un groupe de populations particulières, qu'il rapprochait du Tîras biblique, fils de Japhet, et dont les Hittites constituaient un des rameaux (3). Il admettait également l'invasion hittite en Syrie, et son extension en Asie-Mineure (4). Malheureusement, la mort n'a pas permis au savant auteur de développer, d'une manière complète, ses idées sur ces questions.

M. Hommel est bien plus affirmatif (5). Les rapprochements que Lenormant qualifiait « d'affinités extérieures, encore bien obscures et bien vagues, » sont,

(1) P. 272.

(2) Pp. 273-278.

(3) Pp. 266 sq., 319.

(4) Pp. 319, 354.

(5) *Die sumero-akkadische Sprache und ihre Verwandtschaftsverhältnisse*, dans Z. K., I, 2, pp. 161-178; 3, pp. 195-222; 4, pp. 323-342. — Comparez un article du même auteur dans *Arch. für. Anthr.*, XIX, 3, pp. 251-260, et divers passages de son *Histoire de Babylonie et d'Assyrie*, notamment p. 549.

pour le savant munichois, établis avec une certitude presque entière. Toute la ceinture montagneuse qui entoure les pays sémitiques, depuis la Cilicie, à l'ouest, jusqu'au pays d'Elam, à l'est, en passant par l'Arménie, a été habitée, dans la très haute antiquité, par des peuples issus d'une même souche (1). Le protomédique (cunéiforme de deuxième espèce), l'élamite, le cosséen, le vannique et le hittite se rattachent à cette souche, dont le représentant moderne est le géorgien (2). M. Hommel établit une comparaison intéressante entre les deux mots cosséens turuch-na, roi, nazi, protecteur et le nom propre hittite Tarḥunazi, qui signifie, d'après cela, le roi est protecteur, le roi protège. L'on sait, toutefois, combien de pareilles combinaisons sont décevantes et fallacieuses. L'auteur donne au groupe linguistique ainsi formé le nom d'alarodien. Mais ses déductions ne s'arrêtent pas là. Il rattache, d'une part, l'alarodien au suméro-accadien (3) et celui-ci à la branche turco-tartare de la famille altaïque (4). D'autre part, il donne une place dans le groupe alarodien au basque, ce Juif-errant de la philologie (5). Enfin, l'inscription célèbre de Lemnos lui permet de joindre encore à ce groupe l'étrusque,

(1) P. 336.
(2) Pp. 330-335.
(3) Pp. 337, 338.
(4) *Passim*.
(5) Pp. 338, 339.

autre Juif-errant [1]. Cette vaste théorie aboutit, en dernière analyse, à la résurrection d'une époque disparue de l'histoire du monde, l'époque altaïque, antérieure aux migrations sémitiques et indo-européennes, et ensevelie, jusqu'à ce jour, sous les couches profondes des alluvions ethniques superposées.

Nous ne pensons pas que les données actuelles de la philologie permettent d'édifier, ni même de critiquer avec quelque certitude un système aussi vaste. La science et l'érudition de M. Hommel sont choses hors de conteste; son essai constitue une hypothèse possible, peut-être même, sauf en certains points, une synthèse que l'avenir confirmera, mais que le présent ne saurait admettre encore.

M. Conder, avec une science infiniment moins sûre, arrive à des résultats analogues, par une méthode que nous allons examiner.

§ 2. Système de M. Conder.

La théorie de M. Conder a pour fondement principal le déchiffrement des inscriptions hittites, dont l'auteur croit avoir pénétré le secret. D'autres considérations, à la fois linguistiques et ethnographiques, viennent appuyer les conclusions tirées du déchiffrement.

En 1887, M. Conder annonça, dans une lettre

(1) *Bab.-assyr. Gesch.*, p. 549, et l'article cité plus haut.

dressée au *Times*, qu'il pensait avoir soulevé le voile ui couvrait jusqu'alors les inscriptions hittites. Cette annonce fut suivie d'un ouvrage intitulé : *Altaïc Hieroglyphs and Hittite Inscriptions* (Londres, mai 1887) et de nombreux mémoires éparpillés ans diverses revues (1).

Voici comment M. Conder décrit sa méthode de déchiffrement. Après avoir établi un rapprochement entre un certain signe hittite et le cypriote *mi*, l'auteur s'aperçut que *me* ou *ma* signifie pays, contrée, en accadien et en protomédique, ce qui concordait parfaitement avec la signification que l'on avait donnée déjà au signe hittite. Un autre symbole hittite concorde avec le cypriote *pa*, et représente un sceptre. Or, précisément, *pa* signifie sceptre en accadien et en protomédique. « Confirmé dans ma conjecture, dit M. Conder (2), je rassemblai tous les symboles cypriotes que je pus, pour en faire la comparaison. Et, en peu de jours, je me trouvai en possession de vingt-un mots, dont les sons, avec quelques

(1) *Voy.* notamment *Quaterly Statement of the Palestine Exploration Fund*, 1887-1891, *passim*. Comparez *Archaeological Review*, 1888, n° 2, p. 91 : *The presemitic element in Phœnicia*. — *Journ. of the Anthr. Inst.*, nov. 1887, p. 137 : *Hittite Ethnology*. — *Ibid.*, août 1889, p. 30 : *The early Race of Western Asia*. M. Conder avait déjà affirmé l'origine touranienne des Hittites dans ses ouvrages intitulés *Heth and Moab* (1884), *Syrian Stone-Lore* (1886). Dès 1883, M. Conder avait étudié les ressemblances qui existent entre les hiéroglyphes égyptiens et hittites : Q. S. P. E. F., 1883, p. 133 et 189; 1884, p. 18.

(2) *Alt. Hieroglyphs*, p. 19, sq.

variations vocaliques, étaient empruntés au syllabaire cypriote et la signification au vocabulaire accadien ou protomédique. *Les significations ainsi obtenues cadraient avec l'évidente intention de la forme pictographique...* » Ici l'auteur fait appel aux mathématiques : « Prenant à part ces vingt-un symboles, il est clair que nous avons un cas de combinaison de soixante-trois objets, trois à trois (c'est-à-dire vingt-un cas où le son, la forme et la signification doivent concorder); la probabilité de reproduire la combinaison requise est unique parmi le nombre total des combinaisons possibles. En d'autres termes, les probabilités existant contre moi, en supposant mes comparaisons exactes, sont données par la formule : $\frac{\frac{63\times62\times61}{1\times2\times3}}{1} - 1$ »

Le calcul montre qu'il y a 39,710 à parier contre 1 en faveur du système proposé par l'auteur.

Aussi s'empressa-t-il de faire un pas de plus. Il se crut autorisé (1) à appliquer aux symboles hittites qui représentent certains objets parfaitement reconnaissables, les sons qui dénotent les mêmes objets en accadien. Ainsi, par exemple, un signe hittite représente une tête humaine, l'auteur lui attribue le son *sak*, qui signifie tête en accadien ; de même pour le signe qui représente une maison, et ainsi de suite. De cette manière, quarante nouveaux mots sont déterminés, ce qui, joint aux vingt-un mots déjà connus, nous met

(1) Pp. 21, 22.

en possession de soixante-un mots hittites. Tous ces mots se retrouvent en accadien. Conclusion : le hittite est proche parent de l'accadien.

M. Conder (1) a été fort aidé dans son travail par les signes archaïques de l'écriture cunéiforme. Ces derniers dérivent d'un système hiéroglyphique dont les vrais prototypes sont les hiéroglyphes hittites ou altaïques.

Un certain nombre de valeurs purement idéographiques se dégage aussi d'une comparaison avec le système hiéroglyphique égyptien (2). Rien d'étonnant à cela, car les symboles altaïques forment la souche commune dont le système égyptien et le système cunéiforme sont issus.

Mais comment justifier le nom d'altaïques donné aux hiéroglyphes hittites? « J'ai donné à cette écriture, dit M. Conder (3), le nom d'altaïque parce que c'est un terme compréhensif et sûr (*sic*). Il reste à déterminer si le langage hittite est du véritable accadien ou s'il se rapproche davantage (comme on peut le supposer d'après certains indices) du dialecte appelé protomédique, allié à l'accadien. Il se peut que la langue hittite soit la langue mère dont les deux dialectes en question sont sortis ; ce qui est certain, c'est qu'elle ne se rapproche pas du sumérien ou du susien. Il est admis, même par des savants d'une critique

(1) P. 23. Cf. chap. VII : *The cuneiform connection.*

(2) P. 24. Cf. chap. VIII : *The egyptian connection.*

(3) Pp. 29, 30.

éprouvée, que Lenormant a eu raison d'établir une connexion entre le protomédique, l'accadien et les langues ougro-altaïques, d'une part, le finnois, le turc et le magyar, mais ces deux derniers moins étroitement, d'autre part. Altaïque est, par conséquent, un terme sûr... »

Ainsi armé, M. Conder s'attaque aux inscriptions connues en 1887 et nous en donne l'analyse et la traduction (1). Le résultat est fort inattendu : ces textes renferment des prières, des sortes d'incantations, très vagues, aux dieux de l'eau, du ciel, du feu. Tammuz (sous la forme Tamzu) y figure également.

M. Conder a essayé d'étayer son système dans de nombreux articles de revue, où il étudie directement les relations qui existent entre les Hittites et les peuples altaïques. Résumons ici brièvement ces travaux. Le problème étrusque, que l'auteur juge d'après le livre bien connu de M. Taylor (2), trouve, une fois de plus, sa solution dans l'accadien et le hittite. L'étude de la grammaire accadienne, médique, susienne, étrusque (!), turque, hongroise et basque, le vocabulaire de ces langues, jointes au finnois, au mandchou, au lapon, au tcherkesse, à l'esthonien, au wotiaque, etc., etc., ont fourni les matériaux d'une étude intitulée : *Le langage hittite* (3), où tous ces idiômes sont comparés et où tous les noms propres

(1) Pp. 159-238.

(2) *Etruscan researches*, 1874.

(3) Q. S. P. E. F., Avril 1888, pp. 77-103.

ainsi que les racines hittites sont analysés. Le peu qui nous reste du carien, du lydien, du phrygien, du lycien, du scythe trahit aussi, suivant M. Conder, une origine touranienne (1). N'oublions pas le chinois qui vient se rattacher par son système d'écriture au système altaïque (2). En résumé, il devient assez difficile, après les travaux de M. Conder, de trouver une langue qui ne rentre pas, par quelque côté, dans la famille touranienne.

Nous ne croyons pas devoir réfuter ces considérations linguistiques. Le temps est passé où l'on pensait pouvoir résoudre les problèmes philologiques par la comparaison arbitraire de mots empruntés à cent langages différents, sans discussion approfondie de leur signification, sans connaissance des lois qui régissent la migration des vocables d'une langue dans une autre, sans détermination exacte des rapports chronologiques. Quand les assyriologues auront vidé la question, plus obscure que jamais, de l'existence de l'accado-sumérien, quand les études linguistiques seront assez avancées pour nous donner une théorie définitive des différents groupes ouralo-altaïques et de leurs rapports, alors peut-être pourra-t-on tenter une comparaison entre les deux familles de langues. Encore est-il possible que l'énorme laps de temps, qui

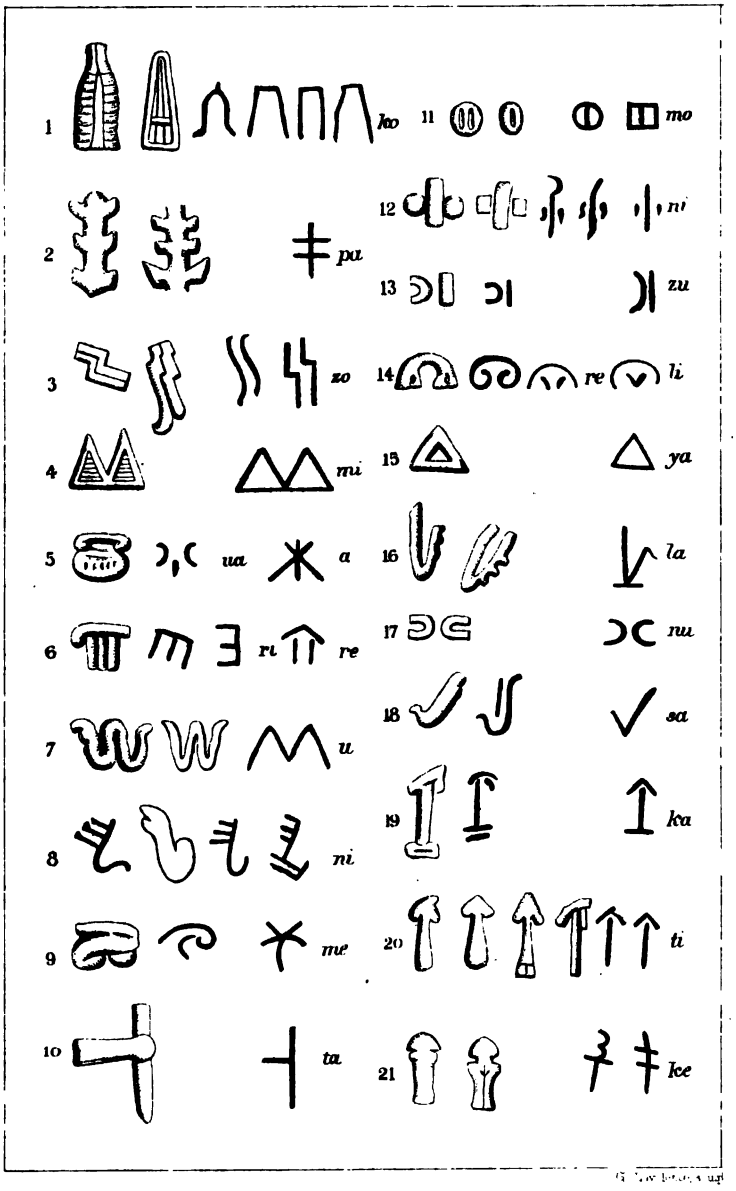
(1) *The speach of Lykaonia, loc. cit.*, oct. 1888, p. 250; juillet 1889, p. 147.

(2) *Chinese and Hittite, loc. cit.*, octobre 1888, pp. 246-249. — *On comparisons of hieroglyphs, ibid.*, pp. 252-259.

sépare les restes les plus anciens des langues ouralo-altaïques des documents les plus récents de la langue accado-sumérienne, rendra illusoire à tout jamais la tentative en question. Nous ne parlons pas du basque et de l'étrusque : l'échec de tous les systèmes d'interprétation proposés jusqu'ici, démontre, à notre avis, que les données du problème sont trop peu nombreuses pour permettre de le résoudre. Nous admettons volontiers la possibilité de découvertes heureuses qui viennent ajouter à nos connaissances actuelles les éléments qui nous manquent. L'exemple de l'inscription de Lemnos, celui des tablettes de Tel-Amarna prouvent qu'il ne faut jamais désespérer. Mais, en attendant, l'on ne gagne rien à greffer problèmes sur problèmes, et à vouloir expliquer ce qui est obscur par ce qui n'est pas clair.

Mais revenons au déchiffrement proposé par M. Conder. Il mérite une critique plus détaillée que ses audaces philologiques.

En réalité, le fondement de tout le système réside dans la découverte de vingt-un mots, à l'aide d'une comparaison avec le cypriote d'une part, avec l'accadien d'autre part. C'est la comparaison graphique des symboles hittites avec le syllabaire cypriote qui nous fournit les *sons,* que nous attribuons à chacun des vingt-un mots que nous allons étudier. Cette comparaison faite, nous recherchons le *sens* des *sons* ainsi obtenus dans la langue accadienne. Pourquoi dans cette langue plutôt que dans toute autre? *Parce que,*


1
ko
2
pa
3
zo
4
mi
5
ua
a
6
ri
re
7
u
8
ni
9
me
10
ta
11
mo
12
ni
13
zu
14
re
li
15
ya
16
la
17
nu
18
sa
19
ka
20
ti
21
ke

prétend M. Conder, *la signification ainsi trouvée concorde, dans vingt-un cas, avec l'objet que représente le symbole hittite. C'est évidemment cette dernière concordance, qui donne seule au système une valeur et une raison d'être. Or, cette concordance n'existe pas, sauf dans un ou deux cas absolument fortuits.*

On trouvera, dans la planche ci-jointe, les vingt-une comparaisons graphiques instituées par M. Conder entre les signes hittites et les signes cypriotes.

Nous allons examiner, dans le même ordre, les comparaisons linguistiques instituées par l'auteur entre les syllabes cypriotes et les mots accadiens :

1. Cyp. KO = Acc. KU, haut, élevé (p. 19). C'est un des rares cas où la détermination, proposée par M. Conder, est vraisemblable.

2. Cyp. PA = Acc. PA, sceptre (p. 19). Ici la concordance entre la signification accadienne et le symbole hittite parait exister, quoiqu'il ne soit pas bien certain que ce symbole soit un sceptre. Mais cette coïncidence est fortuite, car la ressemblance entre le signe hittite et le signe cypriote est illusoire.

3. Cyp. ZO = Acc. ZU et ZI, esprit, vie (p. 63). L'accadien ZU ne signifie pas esprit, mais bien savoir, connaitre. ZI signifie vie. On voit avec quel arbitraire M. Conder identifie ZO et ZI. Mais comment le symbole hittite peut-il représenter la vie? Ce symbole, d'après l'auteur, est une figuration de l'éclair, du feu essentiel, *comme principe vital,* conformément aux idées des Perses. Cette explication métaphorique

est fort ingénieuse, mais je doute qu'on la prenne au sérieux.

4. Cyp. MI = Acc. et protoméd. MA ou ME, pays (p. 18). En accadien, ni MA, ni ME ne signifie pays. MA signifie vaisseau, ME a plusieurs significations, toutes différentes de pays, qui se dit MAD.

5. Cyp. UA ou A = Acc. A, eau (p. 59). Il est certain que A signifie eau en accadien. Mais ici, comme plus haut, j'avoue ne pas voir la ressemblance entre le signe hittite et le signe cypriote. Aussi, l'auteur compare-t-il deux signes cypriotes, *de forme différente,* au même signe hittite.

6. Cyp. RI, RE = Acc. RE ou RA, couler (p. 68). Ici encore deux signes cypriotes différents sont rapprochés d'un seul signe hittite. On m'accordera aussi qu'il est arbitraire d'assimiler RI ou RE (cyp) à RA (acc), car RE n'existe pas en accadien. Au surplus, s'il est vrai que RA signifie inonder dans cette langue, on ne voit pas l'analogie qui existe entre le symbole hittite et l'idée d'inonder.

7. Cyp. U (p. 64). L'auteur ne tente pas de comparaison accadienne. Il se borne à faire remarquer que M. Lepage-Renouf a démontré qu'en égyptien le serpent ou dragon, que représente le symbole hittite, est l'emblème du nuage, et à construire, sur cette base, une hypothèse mythologique.

8. Cyp. NI = Acc. NI, protection (p. 52). NI en accadien signifie crainte, puissance, élévation, corps. Si l'on se contente d'une métaphore, on pourra peut-

être, rapprocher de l'idée de crainte le geste de la main, que représente le symbole hittite.

9. Cyp. ME = Acc. ME ou MA, être ou faire (p. 51). Le symbole hittite représente, d'après M. Sayce, la main humaine et « il est bien connu, ajoute M. Conder, qu'en cunéiforme la main est le symbole originaire de pouvoir ».

Notons que pour M. C. Ball (1), le même symbole hittite représente une sauterelle. Notons encore que M. Conder propose lui-même deux identifications cypriotes ME ou MA (p. 52), pour le symbole hittite, et que M. Sayce en propose une troisième TO. Notons enfin, que MA ne signifie ni être, ni faire en accadien, et que si ME signifie être dans cette langue, on se demande quelle analogie il peut exister entre cette idée et la main humaine.

10. Cyp. TA = Acc. TAN, préfixe verbal de causation (pp. 55, 56). La signification est clairement, d'après l'auteur, « contrainte » (*compulsion*). Et cette idée de contrainte, rapprochée de la fonction grammaticale et abstraite du préfixe TAN, lui semble suffisante pour conclure à l'analogie.

11. Cyp. MO = Acc. MU, pronom personnel de la première personne (p. 37). L'auteur n'indique pas quel rapport il peut y avoir entre le pronom « je ou moi » et le signe hittite.

12. Cyp. NI = Acc. NA ou NI, pronom personnel

(1) P. S. B. A., 1887, février, pp. 67-77.

de la troisième personne (pp. 38 et sq.). D'après M. Conder, ce signe aurait représenté originairement le mâle et plus tard *lui, il*. Encore une de ces analogies métaphoriques, absolument hypothétiques.

13. Cyp. ZU = Acc. ZU, pronom personnel de la seconde personne (p. 38). L'analogie cypriote paraît fort bien établie. Mais la concordance entre la signification accadienne et le signe hittite n'existe pas. M. Conder n'essaie pas même de l'indiquer.

14. Cyp. RE ou LI = Acc. LI, postposition qui forme le datif, l'instrumental et, peut-être, des adverbes (p. 42). Nouvelle comparaison entre deux signes cypriotes de forme différente et un signe hittite. Ajoutons que le suffixe du datif en accadien est RA, et qu'au surplus la concordance accado-hittite est absente.

Pour éviter de répéter sans cesse les mêmes observations, je me bornerai à faire observer que parmi les sept symboles suivants, qui complètent les vingt-un signes analysés par M. Conder, cinq remplissent, d'après celui-ci, de *pures fonctions grammaticales* : suffixe de terminaison (n° 18), suffixe locatif (n° 20), préfixe de position (n° 21), autre suffixe du datif (n° 16), suffixe de motion (n° 19). Les deux autres (nos 15 et 17), ne sont pas identifiés avec une signification accadienne certaine.

Dès lors, tout le système, y compris le calcul des probabilités invoqué par son auteur, croule par la base. On a vu avec quel arbitraire les valeurs syllabiques cypriotes sont modifiées, pour se prêter à une

comparaison accadienne (1). Mais, c'est là un point accessoire. Ce qui est capital, *c'est que nous n'avons presque jamais constaté la concordance, qui devait servir de contre-épreuve et de fondement à toute la théorie, c'est-à-dire la concordance entre la signification accadienne et l'objet représenté par le signe hittite.*

Que cette concordance existe pour les quarante symboles représentés dans l'ouvrage de M. Conder, pl. III, rien d'étonnant : *les mots accadiens de ce tableau, en effet, ont été choisis d'après l'objet représenté par le signe hittite* (2). La concordance existerait au même titre, quelle que fût la langue choisie, pour interpréter les inscriptions.

Que la grammaire des inscriptions soit celle d'une langue agglutinative (3), rien d'étonnant encore une fois. Chaque symbole hittite représentant un mot distinct, d'après la méthode de M. Conder, il est évident que les mots composés de plusieurs symboles semblent être formés par la juxtaposition de plusieurs mots qui gardent, dans la composition, leur individualité propre. Or, c'est là précisément ce qui, d'une manière générale, constitue l'agglutination.

Nous croyons donc que la découverte de M. Conder

(1) C'est un *postulat* formulé par l'auteur (pp. 33, 34). Mais l'indétermination des voyelles, dont il tire argument, ne saurait justifier, selon moi, l'arbitraire du procédé.

(2) P. 21. Cf. plus haut.

(3) P. 25 et *passim*.

n'est qu'un trompe-l'œil, qui s'évanouit en présence de l'analyse la plus élémentaire — à supposer même qu'il existe une langue accadienne.

D'autre part, certaines analogies cypriotes, certaines règles de déchiffrement, certains détails ont été suggérés d'une manière heureuse par l'auteur, et les chercheurs feront bien d'en tenir compte dans leurs tentatives nouvelles.

Un savant américain, M. Campbell, a montré plus d'audace encore que M. Conder. L'auteur, qui avait déjà interprété, à l'aide du japonais, les inscriptions sibériennes, a publié plusieurs travaux sur les Hittites. Dans le dernier en date, et le seul dont nous ayons connaissance (1), il compare les alphabets *picte*, celtibérien, étrusque, lycien, phrygien, cypriote, hittite, astèque, coréen, sibérien, indien, et celui des moundbuilders (2). Il crée la famille des langues khitas (3). Il compare Naharina à Navarre, Khupuscai à Guipuzcoa, Hamath à Yamato, nom primitif du Japon. Il donne à chaque lettre de l'alphabet étrusque une valeur syllabique (4), et explique les inscriptions lues de cette manière à l'aide du basque (5).

Inutile de nous arrêter à ces rêveries. Nous passons

(1) *Etruria capta*, dans *les Proceed. of the Canadian Inst.*, Toronto, 1886, pp. 144-267. Il a paru récemment un ouvrage de M. Campbell, intitulé *The Hittites*, 2 vol.

(2) *Voy.* les planches qui accompagnent le travail en question.

(3) P. 152.

(4) Pp. 163 sq.

(5) Pp. 169 sq.

à l'examen de deux autres systèmes d'interprétation : le système sémitique, mis en avant par MM. Ball et Halévy, le système aryen, proposé par le même M. Ball.

§ 3. Système de M. Ball.

Le travail de M. Ball a paru dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie biblique, en février 1887 (1).

L'auteur, sans avoir pour but de discuter, d'une manière générale les affinités linguistiques et ethnographiques des Hittites, combat l'opinion, émise en premier lieu par Chabas et Brugsch, d'après laquelle les noms hittites rapportés par les Égyptiens ne peuvent s'expliquer par les idiômes sémitiques.

Examinant ces noms, M. Ball interprète Sapalel, Sapaṭar par : « (le dieu) Saph est dieu, (le dieu) Saph est un rocher ». Il rapproche le dieu Saph du dieu philistin ספ (2), qui se retrouve aussi dans certaines inscriptions de Safa.

Quant aux noms de lieux, contenus dans la célèbre liste n° III des pylones de Karnak, au nombre de deux cent trente, M. Ball n'en analyse que quatre, auxquels il donne des étymologies sémitiques. A supposer ces étymologies bien fondées, nous ne pensons pas que la démonstration soit fort convaincante, étant donné le grand nombre de noms de personnes et de lieux que

(1) P. S. B. A., 1887, pp. 67-77 et p. 153.
(2) II *Sam.*, XXI, 18.

M. Ball ne tente pas d'analyser. Lenormant, d'ailleurs, reconnaissait dans la liste de Karnak vingt-trois noms de lieux sémitiques (1), ce qui est tout naturel si l'on suppose que les Hittites ont envahi un pays habité avant eux par des Sémites.

Analysant ensuite les données fournies par les annales assyriennes, M. Ball tire argument d'un passage des inscriptions de Tiglathpiléser III, qui se retrouve aussi dans les inscriptions de Sargon et de Sanḥerib. Ce passage, dit l'auteur, contient peut-être un mot de la langue hittite (2), et ce mot a une physionomie sémitique fort reconnaissable : bît ḥilâni.

D'après l'auteur, *bît* est évidemment sémitique et *ḥilâni* dérive, soit de la racine חול, soit de la racine חלל. Je pense qu'on ne saurait tirer de ce texte aucune indication relative à la langue des Hittites, comme l'a déjà fait observer M. Simcox (3). Le roi d'Assyrie se borne à faire remarquer que les gens du pays d'Amurru appelaient bît-ḥilâni le porche des palais du pays de Ḥatti. La chose est hittite, le nom ne l'est probablement pas, car le pays d'A-mur-ru était aux mains des Amorites, de race sémitico-chananéenne.

Les noms de villes du pays de Hamath, comme Hamath même, sont absolument sémitiques, toujours d'après M. Ball. Par exemple, Riblah, mentionnée

(1) *Origines de l'histoire*, II, 2e partie, p. 322.

(2) M. Ball n'affirme pas le fait avec une certitude absolue. *Voy.* P. S. B. A., 1887, p. 194.

(3) P. S. B. A., 1887, p. 193.

dans la Bible (1), Adēnu, Bargā ou Masgā, Arganā et Qarqarā, mentionnées par Salmanassar II. Les noms des rois de Hamath, puisés aux mêmes sources, sont aussi d'origine sémitiques. Enfin, les dieux de Hamath ont un caractère analogue.

Encore une fois, à supposer valables toutes les étymologies en question, nous ne voyons pas qu'il faille en induire que la langue des Hittites était sémitique. Il est démontré, selon nous, que les Hittites envahirent vers le XVIe ou le XVe siècle avant notre ère, des pays occupés par des populations de langue sémitico-chananéenne. Nous savons, d'autre part, que vers le XIe siècle, David et, fort probablement, les autres dynastes syriens avaient repris l'offensive et tentaient de s'étendre jusqu'à l'Euphrate (2). Nous savons également qu'à cette époque les Araméens avaient depuis longtemps remonté les rives de ce fleuve, et fondaient des royaumes sur sa rive droite (3), notamment dans la région de Hamath. Il ne faut donc pas s'étonner si certains noms de lieu ont conservé leur physionomie sémitique, datant d'avant la conquête hittite, et si certains rois de Hamath, contemporains de David ou

(1) II *Rois*, XXV, 21.

(2) II *Sam.*, VIII, 3; I, *Chr.*, XVIII. 3.

(3) « Aram Soba, regionis Hamath », dit I *Chr.*, XVIII, 3. Cf. notamment *Prism. Tiglathp.* Ier, col. V, 44 sq. — Comparez encore la statue, trouvée aux environs de Sendscherly, actuellement au Musée de Berlin (*Verz.*, p. 124), qui porte une inscription araméenne contemporaine de Tiglathpiléser III. Une stèle de Sendscherly, conservée au Musée de Tchinly-kiosk, porte également une inscription araméenne.

postérieurs à lui, portent des noms chananéens ou araméens. Faut-il attribuer précisément à ces rois les inscriptions de Hamath et en conclure qu'elles sont conçues dans un idiôme sémitique? On ne saurait sur quoi baser cette conclusion, car rien ne permet jusqu'ici de fixer l'âge de ces inscriptions.

C'est par l'araméen pourtant que M. Ball essaie de les interpréter. Mais l'auteur, qui suit dans son déchiffrement la méthode paléographique et rapproche les symboles hittites à la fois de l'himyaritique, de l'éthiopien, de l'alphabet des inscriptions de Safa, du cypriote et du démotique, paraît avoir eu conscience lui-même de l'arbitraire de ses comparaisons, si bien qu'il entra dans une voie toute opposée, en 1888 (1). Cette fois les Hittites sont rangés au nombre des Indo-européens et leur langue doit être surtout comparée à l'arménien et au persan. Il est vrai que M. Ball maintient le caractère sémitique des noms hittites précédemment expliqués par lui. En tout cas, il suffit de comparer ses méthodes de déchiffrement pour constater que le système appliqué par lui, en 1887, ne saurait se concilier avec celui qu'il applique en 1888.

Je ne parlerai pas des étymologies aryennes, que M. Ball donne à quelques noms propres hittites, en rapprochant certaines syllabes de ces noms de certains mots empruntés à des langues indo-européennes. C'est là une alchimie linguistique qui mène à des

(1) P. S. B. A., juin 1888, pp. 424-436; 437-449.

résultats plus ou moins vraisemblables, quel que soit l'idiôme qu'on ait choisi comme point de comparaison. Mais ici, comme dans l'autre alchimie, on n'arrive guère qu'à des apparences de pierre philosophale. Quant au déchiffrement, il se fonde sur un rapprochement entre le babylonien linéaire et le cypriote, ainsi que sur une interprétation nouvelle de la bulle de Tarḳudimme. Les résultats ne sont pas plus satisfaisants, à notre avis, que ceux obtenus par M. Ball en 1887.

§ 4. Système de M. J. Halévy.

Le travail de M. Halévy a été présenté en 1887 à l'Académie des Inscriptions, en juin 1887 à la Société Asiatique. Il est publié dans la *Revue des études juives* de la même année (octobre-décembre, pp. 184 et suiv.). M. Halévy est également l'auteur de notes fort intéressantes, insérées dans le *Journal asiatique,* et qui jettent un jour très vif sur certains points spéciaux relatifs à notre matière (1).

L'auteur, qui affirme le caractère sémitique de la langue des Hittites, n'attache pas grand poids au type physique si particulier de ce peuple. « La question de race, dit-il, n'a rien à voir avec celle de la langue, ce sont deux choses distinctes (2) ». Rien de plus vrai en thèse générale.

(1) Notamment J. A., 1886, I, pp. 333, 334 ; 1889, II, pp. 504, 505.
(2) P. 185.

M. Halévy ne veut pas essayer un déchiffrement des inscriptions. Il puise des renseignements dans l'onomastique hittite seule.

Et cette onomastique, il la réduit singulièrement. D'une part, il exclut de ses recherches les noms fournis par la Bible, parce qu'ils ont pu être empruntés ou hébraïsés; d'autre part, il lui répugne de se servir des noms conservés dans les documents égyptiens, à cause de l'imperfection de la transcription des noms étrangers par l'écriture égyptienne. Nous trouvons ce dernier scrupule fort exagéré. Je ne pense pas que les égyptologues soient de l'avis de M. Halévy (1), et l'on peut douter si la transcription assyrienne des noms étrangers est beaucoup plus parfaite que leur transcription égyptienne. D'ailleurs, un certain nombre de noms sont communs aux documents assyriens et égyptiens, et se servent de contre-épreuve réciproque.

Mais M. Halévy ne se borne pas à négliger, sans raison décisive à nos yeux, une classe de renseignements fort précieux, il reproche aussi à M. Sayce « d'avoir noyé les noms vraiment hittites dans un flot de noms qui appartiennent à d'autres peuples et à d'autres régions géographiques. Tous les peuples de l'Asie-Mineure et de l'Ararat, dit-il, Van, Naïri, Tabal, Mouski, Commagène, Cilicie, Qoui ont livré les neuf dixièmes d'une onomastique qui se qualifie

(1) Cf. notamment Brugsch, *Die Egyptologie*, Leipzig, 1889, pp 42, 461, 467.

de hittite! On se demande ce que tous ces éléments hétérogènes ont à y voir, et l'on ne peut s'empêcher de penser que l'hypothèse de l'alarodisme des Hittites doit son origine à ce tohu-bohu linguistique ». Il y a peut-être une certaine part de vérité dans cette observation, mais l'exagération n'en est pas moins manifeste.

Il est difficile de nier, en effet, d'après les données assyriennes elles-mêmes, que le Ḳummuḥ n'ait pas fait partie du Ḥatti (1). Il en est de même du pays de Qoui (2), et pour les gens du pays de Kasku (3). Quant à l'onomastique des autres contrées, mêlée par M. Sayce à celle du Ḥatti, il faut bien reconnaitre cependant que des rapprochements très remarquables s'imposent entre cette onomastique et celle du Ḥatti entendu au sens le plus strict. Dès lors, nous ne voyons pas pourquoi il serait interdit de tirer des conclusions de ces rapprochements, au même titre que M. Halévy tire des conclusions de la comparaison des noms hittites avec des mots purement sémitiques.

Ces observations faites, M. Halévy passe à l'examen détaillé des noms hittites. Il nous sera permis toutefois d'écarter, comme se rapportant à un ordre d'idées différent, l'analyse qu'il fait de l'onomastique des contrées situées sur la rive gauche de l'Euphrate (pp. 197-200), onomastique franchement sémitique.

(1) Voir *Prism. Tigl.* I, col. II. 44; *Ann. Assurnaṣirpal*, col. III, 97.

(2) *Voy.* le *Poëme de Pentaour*, passim.

(3) *Prism. Tigl.* I, col. II, 100 sq.

Il est à remarquer, en effet, que l'auteur n'établit pas de rapprochements spéciaux entre ces noms et les noms hittites, et ne les étudie que pour établir cette conclusion générale de son travail, à savoir que (1), pendant l'époque assyro-babylonienne, les Sémites de l'Hamathène, du Ḥatti et de la Mésopotamie parlaient des dialectes *phéniciens* « *et non araméens* (2) ».

Le procédé de M. Halévy est étymologique. Sans nous appesantir sur ce que ce procédé renferme d'arbitraire, reconnaissons que plusieurs interprétations du savant auteur sont fort heureuses.

Mais combien d'autres ressemblent à de véritables dislocations philologiques!

Ainsi, *l'Oronte,* « Arantu », devient le féminin אֲרֹנֶת de אָרֹן, qui signifie « caisse, boite », et cela à cause de la profondeur de son lit (3). M. Halévy rattache à la même racine l'Arnon, אַרְנֹן, torrent de Moab, qui dérive visiblement pourtant de רָנַן, « faire entendre un bruissement ».

Lubarna ou *Liburna,* roi de Patin, au temps d'Assurnaṣirpal, se décompose comme suit : *Lu* ou *Li,* simplification de אל, « dieu »; *bar* ou *bur,* qui est

(1) P. 201.

(2) Cf. pourtant ce que nous avons dit plus haut des inscriptions araméennes de Sendscherly. Il est vrai que M. Halévy pense que l'inscription de Panêmou (Panammu) est rédigée « dans un dialecte franchement phénicien ». (J. A. 1891, II, 151 sq.)

(3) P. 187. Cf. les observations de M. Ball, *P. S. B. A.*, 1888, p. 425, note 1.

le masculin de l'hébreu בִּירָה, « forteresse » ; le suffixe possessif de la première personne du pluriel ן, « nôtre ». Le groupe entier signifie, d'après cela, לבן (א), « El est notre forteresse », sens fort rapproché du nom d'homme hébreu אליצור (1).

Sapalulme s'explique par *Sapalul,* ܣܦܠܘܠ, qui signifie en syriaque (2) « aristoloche » et *mé,* ܡܝ, qui signifie « eau ». Le nom signifie donc « aristoloche des eaux ». M. Halévy a proposé depuis une autre explication, et a tenté de prouver à l'aide de noms du même genre l'existence de la mimmation en hittite (3).

Pisiri. « Le nom est déduit visiblement de פשר, « expliquer ». Ce nom est parfois suivi du signe *iç* (*iṣ*) ou *gish,* qui signifie « bois ». Un composé כשר־עץ, faisant allusion à l'interprétation omineuse fournie par les bâtonnets du sort (cf. Hosée, IV, 12), à la naissance du prince, ne serait, en aucune façon, surprenant chez un ancien peuple ; mais l'existence même de ce signe n'est pas encore tout à fait garantie (4).

Girparuda (5) doit se diviser en גֵּר־פָּרֻד, « hôte

(1) P. 193.

(2) Comment l'auteur concilie-t-il cette étymologie avec sa thèse principale, qui nie l'existence de dialectes araméens en Syrie à l'époque dont il s'agit ?

(3) J. A., 1889, II, pp. 504-505.

(4) Pp. 194, 195.

(5) P. 196.

(hébreu נֵר) du dieu Paruda » (!). L'auteur ajoute lui-même plus loin : « Le dieu Paruda est aussi unique en son genre (1) ».

Non content de ressusciter le dieu Paruda, jusqu'ici inconnu, M. Halévy a doté le panthéon hittite du dieu *Ḥat,* dont la principale fonction paraît être d'expliquer les deux noms de villes *Ḥat-ripa* (ordinairement lu *Paripa, Mon. Salm.* II, col. II, 17) et *Ḥat-garruḥbuni* (ordinairement lu *Paḳarḥubuni, ibidem,* col. I, 37, 40). Ces noms signifient « Ḥat, guéris », et « le dieu Ḥat est notre citadelle vaste » (2).

Ces exemples suffisent, pensons-nous, pour faire ressortir les faiblesses du système de M. Halévy. Souvent vraisemblables lorsqu'elles s'appliquent à des noms de lieux, ses étymologies aboutissent presque toujours à des dislocations arbitraires, lorsqu'il s'agit des noms de personnes. La raison en est simple : la plupart des noms de lieux sont sémitiques, les noms de personnes ne le sont pas, parce que les Hittites parlaient un idiôme non sémitique dans un pays habité avant eux par les Sémites. L'analyse, négligée par M. Halévy, des noms de lieux et de personnes conservés dans les documents égyptiens ne ferait que confirmer cette conclusion.

Les travaux de M. Halévy ont du moins le rare

(1) P. 201.
(2) P. 196.

mérite d'avoir mis en lumière ce côté de la question [1].

CHAPITRE III

CONCLUSIONS

Il est temps de conclure et de formuler, après de si longues critiques, les résultats de notre étude.

I. Dès le XVIe siècle avant notre ère, existait dans la Syrie du nord un peuple connu par les Égyptiens sous le nom de Khétas. Durant les siècles qui suivirent, ce peuple s'étendit peu à peu vers le Sud, dans le pays de Nuḥaššê, dans les environs d'Alep, de Hamath et jusqu'à Qadesh, près du lac actuel de Homs. Au temps de Ramsès II, il paraît avoir atteint l'apogée de sa puissance. Il domine sur les bords de l'Euphrate, en Cilicie, et même dans certaines parties de l'Asie-Mineure. Plus tard, à l'époque des grands conquérants assyriens, il est fragmenté en une foule de petites souverainetés indépendantes, qui occupent toujours la Syrie septentrionale et s'étendent jusque sur la rive gauche de l'Euphrate, au nord de la Mésopotamie.

(1) M. Ménant a fait paraître récemment plusieurs essais de déchiffrement des inscriptions hittites, dans les *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles lettres*, 1890, ainsi que dans le *Recueil* de M. Maspero, vol. XIII. Nous avons connu ces travaux trop tard pour pouvoir les étudier à fond dans le présent essai. Nous espérons d'ailleurs pouvoir les examiner dans une autre étude.

Son existence historique prend fin en 717 avant J.-C.

Ce sont là des données qui ressortent de l'analyse des documents écrits légués par les Assyriens et les Égyptiens.

Les monuments figurés de ces derniers, joints aux monuments des Hittites, nous fournissent des données ethnographiques et archéologiques, qui complètent et confirment ce que l'histoire nous a appris.

Les Hittites avaient un type physique spécial, fort différent du type des Sémites. Leurs propres monuments et les représentations égyptiennes fournissent à cet égard un témoignage irrécusable.

D'autre part, les monuments et les inscriptions hittites, reconnaissables à certains traits fort caractéristiques, forment une chaîne à peu près continue qui traverse le Taurus et se prolonge jusque sur les bords de la mer Égée. Quelle que soit l'idée qu'on se forme sur le mode de propagation de ces monuments, un fait est certain, celui de leur existence et de leur parenté. Dès lors, une conclusion s'impose: *une influence artistique et civilisatrice, due aux Hittites, qui avait, à une certaine époque, son centre en Syrie, a rayonné, à travers l'Asie-Mineure, jusqu'aux confins de l'Europe.*

II. Quelle langue parlaient les Hittites? L'onomastique seule, jusqu'à ce jour, peut nous aider à résoudre la question. Mais quelle onomastique choisir?

Nous nous arrêterons de préférence aux noms de

personnes, parce que, mieux que les noms de lieux, ils permettent d'étudier la langue d'un peuple, surtout lorsque ce peuple a envahi un territoire occupé avant lui par une race différente. Les noms de lieux persistent, en général, au milieu des changements ethniques; les noms de personnes portent, au contraire, une marque nationale qu'il est difficile de méconnaître.

Nous comprendrons dans cette onomastique, d'abord et avant tout, les noms qui sont donnés comme hittites par les Égyptiens ou les Assyriens; ensuite, les noms empruntés aux pays de Patin, de Gamgoum, de Ḳummuḫ, de Kasku et à la Cilicie, parce que les relations étroites de ces pays avec les Hittites au sens propre sont hors de contestation, et que, dans plusieurs d'entre eux, l'on a retrouvé des monuments hittites. Enfin, nous croyons pouvoir nous servir encore de certains noms portés par des dynastes de Tabal, de Milid, parce que ces pays confinent aux pays hittites et conservent des traces de leur influence.

Ces éléments, quoique réduits au strict *minimum* pour des motifs de critique, nous permettent cependant de conclure à l'existence d'une langue commune parlée dans les pays que nous venons d'énumérer. Les comparaisons suivantes (1) sont de nature à lever tous les doutes, pensons-nous :

(1) Je n'ai pas besoin de faire remarquer que la plupart de ces comparaisons ont déjà été proposées par M. Sayce (PSBA, 1881, pp. 288 sq.) et Lenormant. (*Orig. de l'Hist.*, II, 2, pp. 273 sq., en note.)

Gar-pa-ru-da (1) (*Ḳar-pa-ru-un-da* (2), *Gir-pa-ru-un-di* (3)), roi de Patin, au temps de Salmanassar II (860-825), et *Gar-pa-ru-da* (4), roi de Gamgoum, à la même époque.

Sapalel, roi des Hittites, nommé dans le traité de paix conclu avec Ramsès II (5), et *Sa-pa-lu-ul-mé* (6), roi de Patin, au temps de Salmanassar II.

Nous pouvons rapprocher de *Sapalulme* une foule de noms qui trahissent une formation grammaticale analogue, notamment : *U-as-sur-mé* (7), roi de Tabal, *Su-an-da-sar-mé* (8), roi de Cilicie, *Tar-ḳu-dim-mé* (9), roi d'Êr-mê, *Si-ra-aš-mé* (10), roi d'une principauté de Naïri. Nous avons dit plus haut que M. Halévy voit dans ces composés une mimmation, ce qui nous paraît peu vraisemblable.

Targanunas, chef de la cavalerie des Hittites, à la bataille de Qadesch, *Targatatsas,* chef du pays de Naqbsu (11), doivent évidemment être rapprochés

(1) *Monolithe*, col. II, lig. 84.

(2) *Obélisque*, lig. 5 des légendes.

(3) *Taureaux I*, lig. 40 (Lay., pl. XV).

(4) *Monolithe*, col. II, lig. 84.

(5) Brugsch, *Geogr. Inschriften*, II, p. 27.

(6) *Monolithe*, col. I, lig. 42, 43 et 52.

(7) Au temps de Tiglathpiléser III (745-727). *Voy.* II R. 67, lig. 59, lig. 64 et III R. 9, n° 3, lig. 53.

(8) Au temps d'Assurbanipal (668-626). *Voy.* V R. 2, lig. 75.

(9) Ce nom est écrit sur la bulle de Jovanoff.

(10) Au temps de Šamši-Rammân (825-812). *Voy.* I R. 29-31, col. III, lig. 45.

(11) Ces noms sont inscrits à côté de certains personnages qui prennent

de *Tar-hu-un-da-ra-uš*, roi d'Arṣapi (1), *Tar-ḳu-dim-mê*, roi d'Êrmê, *Tar-ḥu-la-ra* (2), roi de Gamgoum, *Tar-ḥu-na-zi*, roi de Milid (3), Ταρκόνδημός et Ταρκονδίμοτος, prince cilicien au temps d'Auguste (4).

Il est difficile de ne pas mentionner ici les montagnes appelées *Tar-ḥu-na*, *Tir-ka-ḥu-li*, *Tar-ḥa-na-bê*, situées non loin du pays de Naïri et traversées par Tiglathpiléser Ier, dans une de ses campagnes (5). On y reconnaît une formation analogue à celle des noms d'hommes que nous venons de citer.

Mautul ou *Mauthur*, roi des Hittites (6), porte le même nom que *Mu-tal-li*, de Gamgoum (7), *Mut-tal-lu* (8), autre personnage du même pays et *Mut-tal-lu* (9), de Ḳummuḥ.

Tadal, nom de deux chefs hittites à la bataille de

part à la bataille de Qadesch, telle qu'elle est représentée sur le 1er et sur le 2e pylône du Ramesseum à Thèbes. — Cf. Brugsch, *Geogr. Insch.*, II, p. 25.

(1) T. A., I, n° 10.

(2) Au temps de Tiglathpiléser III (745-727). *Voy.* II R. 67, lig. 45 et 58; III R. 9, n° 3, lig. 52. Cf. *Grande insc. de Khorsabad*, lig. 83.

(3) Au temps de Sargon (722-705). Voy. *Grande insc. de Khors.*, lig. 78.

(4) *Voy.* not. Lenormant, *Orig. de l'Hist.*, II, 2, p. 274 en note. Cf. Babelon, *Tarcondimotos, dynaste de Cilicie.*

(5) *Prisme*, col. IV, lig. 59, 60 et 61. Cf. aussi *Tar-ḥi-ga-ma* (s), chef de la ville de *Sa-ri-si-lis*. *Insc. de Menuas*, à Van, Sayce, RP. *nouv. série*, I, pp. 165 et 166, note 5.

(6) Cité dans le traité avec Ramsès II, M. Brugsch lit Mautnur (*Geogr. Insch.*, II, p. 36).

(7) Au temps de Salmanassar II. *Monol.*, col. I, lig. 40 et 41.

(8) Au temps de Sargon. *Grande insc. de Khors.*, lig. 84 et 86.

(9) Même époque. *Ibid.*, lig. 112.

Qadesh (1), se retrouve dans *Da-di-il-lu,* roi de Kasku (2).

Certains des noms que nous venons d'analyser se prêtent entre eux à des comparaisons fort curieuses, notamment *U-as-sur-mé* et *Sa-an-da-sar-mé,* composés de la même manière, l'un avec le nom du dieu arménien Uas (3), l'autre avec le nom du dieu cilicien Sanda ou Sandon. D'autre part, *Sa-an-da-sar-mé* et *Sa-an-du-ar-ri* (4), roi de deux villes syriennes sont formés sur un type identique. On pourrait y joindre encore, à l'aide d'une règle phonétique que nous allons signaler, les noms de *Ša-di-an-té-ru,* fils de *Ḥa-at-tu-ḥi* (5), *Sa-da-ha-lis* (6) et peut-être même *Sadi-amia* nom hittite (?) retrouvé en Égypte par M. Flinders Petrie (7).

Enfin, nous devons signaler un rapprochement des plus intéressants établi par M. Jensen (8) entre le dieu arménien et mitannien *Tešébaš* = *Tešupaš* et le nom d'un envoyé diplomatique du roi Khétasar en

(1) Brugsch, *loc. cit.*, p. 25.

(2) Au temps de Tiglathpiléser III. Voy. III R. 9, n° 3, lig. 52, 53.

(3) Sayce, *The cuneif. inscr. of Van,* J. R. A. S., XIV, pp. 413 et 481. Lenormant, *loc. cit.*, pp. 312, 313. Le nom de Sandasarme paraît clairement écrit sur un des sceaux hittites trouvés à Ninive, par M. Layard. Cf. Sayce et Wright, *op. cit.*, p. .

(4) Au temps d'Asarhaddon (681-668). IR. 45-47 Col. I, lig. 36 sq.

(5) *Prism.*, *Tigl. I,* col. II, lig. 44.

(6) *Inscr. de Menuas,* Sayce, RP. n. s., I, pp. 165, 166.

(7) *Kahun, Gurob and Hawara,* p. 40. L'auteur signale le rapprochement que nous indiquons ici.

(8) *Vorstudien zur Entzifferung des Mitanni,* ZA, VI, 1 et 2, pp. 60 et 68. Cf. Brugsch, *loc. cit.*, p. 26.

Égypte : *Tartüsbu,* qui devrait se décomposer en *Tar* et *Tüsbu* = Têšupaš.

La conclusion des comparaisons qui précèdent me paraît être celle-ci : *La langue des Hittites était apparentée à celle des peuples de Gamgoum, Patin, Milid, Tabal, Ḳummuḥ, Kasku et de la Cilicie. Certains indices donnent à penser que la langue des proto-Arméniens faisait partie du même groupe.*

III. Cette conclusion se fortifie par l'observation de deux particularités phonétiques propres à la famille de la langue en question (1).

D'abord, l'absence de différence entre les gutturales, chose absolument opposée au génie des langues sémitiques, qui les distinguent avec soin. C'est ainsi que nous trouvons le nom de la ville de Carchemisch, écrit de diverses manières suivantes :

Qarqamêša (2),
Karkemisch (3),
Kar-ga-miš (4),
Gar-ga-miš (5).

Nous trouvons de même les formes équivalentes ci-après :

(1) M. Sayce les a remarquées dès 1881, TSBA, 1881, pp. 280-281. Voy. aussi Delitzsch, *Paradies,* p. 268.

(2) Ce nom se retrouve dans les inscriptions égyptiennes notamment dans le poème de Pentaour, et la biographie Amenemheb.

(3) Isaïe, X, 9.

(4) *Prism. Tiglath.* I, col. V, lig. 49; III, R. 5, nº 2, lig. 22.

(5) *Ann. d'Assurnaṣirpal,* col. III, lig. 57, 65 et 70 et *passim,* dans les inscriptions historiques postérieures.

Tar-ku dans *Tar-ku-dim-mé*,
Tar-hu dans *Tar-hu-un-da ra-us*, *Tar-hu-na-zi*,
Ταρκ dans Ταρκόνδημος,
Targa, dans *Targanunas*, *Targatatsas*.

Il faut en induire une prononciation spéciale et uniforme des différentes gutturales, que les étrangers s'efforçaient de rendre sans y parvenir exactement.

Autre particularité : le peu de sonorité de la nasale *n*, devant une gutturale ou une dentale, ce qui fait qu'elle disparaît souvent dans l'écriture. En voici des exemples :

1. *Sa-ga-ra* (1), roi de Ḥatti.
   Sa-an-ga-ra (2), roi de Ḥatti.
2. *Tar-hu-un-da-ra-uš*, roi d'Arṣapi.
   Ταρκόνδημος, roi de Cilicie.
   Tar-ku-dim-mé, roi d'Ermê.
3. *Gar-pa-ru-da* et *Gar-pa-ru-un-da*, nom du même roi de Patin.

Peut-être faut-il ajouter *Šá-di-an-té-ru*, *Sa-da-ha-lis*, *Sa-an-da-sar-mé* et *Sa-an-du-ar-ri*.

Chose remarquable, ces deux particularités se retrouvent dans l'écriture cypriote. Ce système syllabique ne fait aucune distinction entre les sons ga, ka et γa, pour prendre un exemple ; il confond toutes les gutturales affectées de la même voyelle et les représente indistinctement par le même symbole.

(1) *Mon. de Salmanassar II*, col. I, lig. 53.

(2) *Ann. d'Assurnaṣirpal*, col. III, lig. 65. *Mon. de Salmanassar II*, col. I, lig. 43 ; col. II, lig. 19 et lig. 27.

De plus, l'orthographe cypriote supprime invariablement « les nasales γ, μ, ν devant une consonne quelconque, lorsqu'elles se trouvent en contact immédiat avec elle [1] ». On écrit par exemple : to-te pour τόνδε, a-ti-ri-a-se pour ἀνδρίας, na-o-to-te pour ναὸν τόνδε, to-ko-ro-ne pour τον χῶρον. M. Clermont-Ganneau a donné une explication fort ingénieuse et fort plausible de cette singulière anomalie. Quoi qu'il en soit, ces analogies frappantes donnent à penser que *le syllabaire cypriote pourrait bien être dérivé des hiéroglyphes hittites.*

IV. Les considérations qui précèdent nous ont conduit à chercher du côté de l'Arménie, d'une part, du côté de Cypre, d'autre part, des points de comparaison pour expliquer certaines particularités de la langue hittite. L'étude de l'écriture hittite vient à l'appui de ces conclusions d'une manière très intéressante.

Nous n'avons pas besoin de revenir sur les ressemblances graphiques de certains symboles hittites avec les signes cypriotes. La liste de ces ressemblances a été dressée plus d'une fois, et nous avons fait ressortir dans ce travail le côté plausible de plusieurs des hypothèses proposées. Il est à penser que la découverte de nouvelles inscriptions hittites, et surtout d'inscriptions cypriotes, plus anciennes

(1) Cf. Clermont-Ganneau, *La suppression des nasales dans l'écriture cypriote*, dans le *Recueil d'archéologie orientale*, Paris, 1888, pp. 193 sq.

que celles que nous connaissons actuellement, rendra de plus en plus évident le lien qui unit les deux systèmes d'écriture. Dès à présent, on peut admettre, avec un grand degré de probabilité, que le système cypriote tire son origine du système hittite, ce dernier étant évidemment antérieur à raison même de son caractère hiéroglyphique.

Quelle est donc la patrie d'origine du système hittite?

M. Hirschfeld nous donne sur ce point la réponse suivante (1): « Les inscriptions de Hamath présentent certainement des têtes de bœufs, de béliers et, parmi les animaux que l'on chasse, de gazelles; il en est de même pour les inscriptions de Djerablûs, pour autant qu'on puisse en juger; nous y rencontrons aussi une tête de lièvre, et un lièvre entier figure sur le lion de Marasch. Quelques têtes n'ont pu m'être expliquées même par des zoologistes. Ce qui est certain, c'est que les bêtes carnassières et sauvages sont absentes; le lion surtout, qui a exercé, sur la plastique et sur l'écriture hiéroglyphique des Assyriens et des Égyptiens une attraction bien constatée, n'a pas laissé de trace dans les inscriptions hittites. Certes, le bas-relief tout à fait assyrianisé de Saktschegözü représente une chasse au lion; mais comme le style seul, et non l'objet de ce monument est emprunté à un pays étranger, on ne peut en conclure que le système des hié-

(1) *Die Felsenreliefs in Kleinasien*, pp. 55 et 56.

roglyphes que nous étudions est antérieur à l'influence assyrienne. Il est démontré que la Syrie possédait dans l'antiquité des lions, sans parler des léopards, — aujourd'hui disparus —, des gépards, des chacals, des renards, des loups (dans le Liban), des hyènes et des chats sauvages. Dès lors, une seule conclusion est possible : le système hiéroglyphique en question a été inventé ou fixé dans un pays où de pareils animaux n'existaient pas — *donc pas en Syrie*... Chez quel peuple, pasteur et chasseur, à face glabre et à cheveux longs, dans quel pays septentrional — boisé et montagneux — est née cette écriture? Nous l'ignorons. Originairement, elle appartient aussi peu à la Syrie, qu'à la partie de l'Asie-Mineure où nous la rencontrons actuellement, soit seule, soit avec d'autres monuments... »

L'auteur nous laisse entendre, à un autre endroit (1), que l'Arménie pourrait bien être le pays cherché.

M. Hirschfeld écrivait en 1886, et ne pouvait tirer parti, à l'appui de sa thèse, de la trouvaille de Tel-Amarna. Nous savons aujourd'hui que la Syrie, presque toute entière, dès le xve siècle avant notre ère et probablement avant ce temps déjà, se servait de l'écriture cunéiforme pour correspondre avec les rois d'Égypte. Les rois de Mitâni et d'Arsapi employaient le même système, pour rédiger leurs dépêches conçues dans des idiômes non sémitiques.

(1) P. 71.

Preuve évidente de l'usage général et de l'extension de ce mode d'écriture.

Ceci nous fournit des éléments nouveaux pour fixer le lieu et la date de naissance, l'état civil, en d'autres termes, des hiéroglyphes hittites. Au xve siècle, avant J.-C., les Hittites occupaient certainement le pays de Nuḥaššê, situé non loin des villes phéniciennes de Byblos et de Simyra. Partout autour d'eux on se servait des signes cunéiformes. S'ils avaient inventé leurs hiéroglyphes à cette époque et dans cette contrée, nul doute qu'ils eussent fait comme leurs voisins, et emprunté, comme eux, à la Mésopotamie les symboles nécessaires à l'expression de leurs idées. Nous constatons, au contraire, qu'ils couvrent leurs monuments d'hiéroglyphes bizarres, sculptés en relief, sans parenté d'aucune sorte avec les signes cunéiformes. Dira-t-on que ces monuments n'appartiennent pas aux Hittites? Nous avons démontré plus haut le contraire. Dira-t-on qu'ils sont de beaucoup postérieurs à l'époque que nous considérons? Qu'on nous explique alors pourquoi les Hittites auraient éprouvé le besoin d'inventer un nouveau système graphique, après s'en être passé pendant longtemps, ou après avoir employé d'abord un système totalement différent.

Au surplus, le traité passé entre Ramsès II et les Hittites nous apprend clairement que ceux-ci avaient, à cette époque, un genre d'écriture particulier.

Quel que soit l'âge des monuments découverts en Syrie et en Asie-Mineure, une réponse s'impose :

Les Hittites possédaient un système hiéroglyphique avant d'entrer en Syrie; en d'autres termes, ils l'ont inventé hors de la Syrie et avant le XVe *siècle.*

Mais où placer alors le lieu d'invention de ces hiéroglyphes?

A notre avis, c'est dans la Melitène (Ḥanirabbat) et les cantons avoisinants. Les Hittites, établis dans ce pays à une époque reculée, auront probablement pris aux Égyptiens (1) l'idée de se servir de signes hiéroglyphiques pour représenter leurs idées et auront créé un système original, en s'inspirant de quelque modèle étranger. Des faits de ce genre sont loin d'être sans exemple. Et spécialement en ce qui concerne le pays de Ḥanirabbat, les traces d'influences étrangères sont dûment constatées et remontent à une époque fort reculée. Au temps du roi Agu-kak-rimê (2), qui régnait à Babylone, un messager fut envoyé au pays lointain de Ḥa-ni-i, pour négocier la restitution des statues de Marduk et de Zarpanit, qui avaient été enlevées par les ennemis aux Babyloniens. Nous savons aussi que Toutmès III mena ses armées sur les rives de l'Euphrate à la hauteur de Carchemisch, probablement aussi au nord de cette ville. Ses expé-

(1) Cf. Hirschfeld, *op. cit.*, p. 63. M. Perrot penche pour les bords de l'Oronte comme berceau de la civilisation hittite. (*Histoire de l'art*, pp. 787, 788.) Nous avons indiqué les raisons qui militent contre cette hypothèse.

(2) L'inscription qui rapporte le fait est reproduite VR. 33. — Traduction partielle par Delitzsch, *Die Sprache der Kossäer*, p. 56; traduction complète par Hommel, *Gesch.*, pp. 420 sq.

ditions datent du commencement du xve siècle avant J.-C. Bien plus, Toutmès Ier s'était déjà aventuré dans ces parages, comme nous le raconte incidemment Toutmès III lui-même. Au temps des Aménophis. nous retrouvons, dans plusieurs lettres de Tel-Amarna, les vestiges certains des relations épistolaires de l'Égypte avec les Hittites (1).

Nous citons ces faits, uniquement pour montrer la haute vraisemblance d'un contact fort ancien entre les civilisations égyptienne et babylonnienne et les Hittites encore à demi barbares. Ce qui s'est produit à l'époque d'Agu-kak-rimê, à l'époque des Toutmès et des Aménophis, a dû se produire antérieurement.

Une statue accompagnée d'une inscription, un fragment de papyrus, un scarabée, un ustensile quelconque venu d'Égypte aura, sans doute, éveillé l'esprit inventif de quelque Hittite plus intelligent que ses concitoyens, et ainsi sera né, peu à peu. un système nouveau d'écriture, qui en engendra d'autres à son tour. « *Litteras semper arbitror Assyrias fuisse,* dit Pline (2), *sed alii apud Ægyptios a Mercurio, ut Gellius, alii apud Syros repertas volunt.* » Il est probable que ces trois opinions renferment chacune une partie de la vérité totale.

(1) Notamment T. A. I., n° 29, *Obv.* 7 sq ; *Rev.* 1 sq. — P. S. B. A., juin 1888, n° 37, *Rev.* 20 sq.

(2) *Hist. nat.*, VII, 57.

V. Il nous reste à dire un mot de la chronologie des monuments hittites. Cette question, fort importante, a été l'objet de remarques de MM. Perrot et Hirschfeld. M. Puchstein, dans un travail intitulé *Pseudo-hethitische Kunst* (Berlin, 1890) a, de son côté, étudié très attentivement cette face du problème, pour aboutir à des conclusions que nous croyons inadmissibles.

Suivons l'auteur dans ses inductions.

Il distingue d'abord, et à juste titre, parmi les monuments de la Syrie, deux classes nettement tranchées : les monuments qui trahissent l'influence assyrienne et ceux qui présentent un caractère original.

Parmi les premiers nous plaçons, comme le fait M. Puchstein, la chasse de Saktschegözü, dont le style rappelle celui des monuments du temps de Sargon, ce qui concorde parfaitement avec le fait historique de la soumission des Hittites par ce prince (717 av. J.-C.).

Dans la même catégorie doivent se ranger certaines représentations figurées de Carchemisch ; mais ici toute indication de date paraît illusoire. L'influence assyrienne, qui peut difficilement s'expliquer à Saktschegözü en dehors de l'hypothèse d'une conquête, s'explique fort bien à Carchemisch par la proximité de l'Assyrie et les relations commerciales incessantes de cette ville avec la Mésopotamie. Nous sommes d'ailleurs trop peu instruits sur les circonstances des

fouilles de Carchemisch pour en tirer des inductions chronologiques. Au surplus, il paraît très vraisemblable que les sculptures, ainsi que les inscriptions, datent d'époques différentes.

L'autre groupe de monuments comprend les trouvailles de Marasch et celles de Sendscherly. Ces dernières surtout se prêtent, au dire de M. Puchstein, à une détermination chronologique des plus satisfaisantes. Elles se subdivisent, d'après lui, en deux catégories : l'une caractérisée surtout par la présence du griffon, l'autre par une facture extrêmement primitive.

Le griffon, tel qu'il apparaît à Sendscherly, ne peut se rapprocher du type ancien du griffon, que nous trouvons en Assyrie et qui date du IXe siècle. Il doit, toujours d'après M. Puchstein, être comparé au type plus récent du griffon, reconnaissable à ses oreilles et au bouton particulier qui se trouve sur le sommet de la tête d'aigle. Or, ce dernier type ne se rencontre que dans l'art grec ancien, et seulement à partir du VIIIe siècle.

Par conséquent, la série des monuments de Sendscherly où nous trouvons le griffon, ne peut être antérieure à la période comprise entre le VIIIe et le IXe siècle.

Ce qui confirme cette conclusion, c'est que les autres représentations qui accompagnent le griffon, figures à tête de lion, sphinx, etc., sont, de leur côté, propres à l'art assyrien, non à l'art babylonien et ne

sauraient, par conséquent, être reculées jusque dans le second millénaire avant J.-C. (1).

Quant aux monuments les plus primitifs, les plus frustes trouvés à Sendscherly, il faut les reporter à deux ou trois générations plus haut, et leur assigner, comme date extrême, le milieu du xe siècle avant notre ère. Ces monuments, actuellement à Constantinople, ne sont pas nombreux. M. Puchstein cite : deux buveurs, un cavalier qui porte en main une tête, probablement enlevée à un ennemi ; enfin, un archer, qui chasse des cerfs et un lion avec son chien (2).

Ces dates fixées, rien de plus facile que d'en faire l'application aux monuments de l'Asie-Mineure. La parenté de style, qui existe entre ceux-ci et les monuments syriens, montre que les dates déterminées pour la Syrie doivent s'appliquer d'une manière générale pour l'Asie-Mineure. Ainsi les sculptures d'Euyuk, quoique témoignant d'un art plus avancé que les plus récentes sculptures de Sendscherly, ne peuvent cependant remonter plus haut que le ixe siècle; ainsi encore, celles de Boghazkeui sont contemporaines de l'extension de l'influence assyrienne en Cappadoce, soit du viie siècle. Le monument d'Ibriz est de la même époque et les Sésostris des environs de Smyrne doivent être attribués, peut-être, à un roi lydien, un

(1) Pp. 9 et 10.
(2) P. 10.

Héraclide ou l'un des plus anciens Mermnades (vers 800, c'est-à-dire au IXe siècle av. J.-C.) (1).

On voit que M. Puchstein ne se contente pas de fixer la chronologie relative des monuments hittites, mais prétend aussi déterminer, avec quelque approximation, certaines dates absolues. Il résulte de cette détermination que les plus anciens monuments hittites ne remontent pas au-delà de la seconde moitié du Xe siècle avant J.-C. (2), d'où cette conclusion que c'est à tort que l'on attribue ces monuments aux Hittites, dont l'empire syrien était florissant du XVe au XIIe siècle avant notre ère. D'après l'auteur, il faut donc renoncer à l'hypothèse mise en avant par M. Sayce, et chercher quelque autre peuple, entré plus récemment dans l'histoire, auquel on puisse rapporter l'art pseudo-hittite.

Ce peuple n'est pas difficile à découvrir. A la fin du XIIe siècle, une invasion de peuples septentrionaux ravagea la Syrie, comme nous l'avons dit plus haut dans cette étude. Par contre-coup, d'autres tribus, notamment les Muški peu civilisés et probablement originaires des districts montagneux de l'Est de l'Asie-Mineure, pénétrèrent en Commagène et s'y établirent. C'est à cette nouvelle population commagénienne, répandue sur les deux versants du Taurus, qu'il faut demander le secret de l'apparition de l'art naïf et

(1) Pp. 12 et 13.
(2) P. 10.

primitif retrouvé à Sendscherly, au milieu d'une civilisation sémitique bien plus ancienne et bien plus développée (1).

Voilà la thèse de M. Puchstein. On nous permettra de dire qu'elle repose toute entière sur une pointe d'aiguille et se trouve complètement démentie par les faits.

Il faudrait cependant des raisons bien puissantes pour créer, comme le fait l'auteur, une race commagénienne répandue dès le XIe siècle au nord de la Syrie et étendant son influence depuis Marasch et Sendscherly jusqu'à Jerabis, Hamath et Alep, d'une part, jusqu'à Ibriz, Tyana, Euyuk et Boghaz-Keui d'autre part. Car les traits de parenté de l'art pseudo-hittite se retrouvent dans les monuments et les inscriptions provenant de ces diverses localités. Or, notons le bien, nous ne savons rien, *historiquement*, de l'existence d'une pareille race commagénienne en Syrie. Tout ce que les annales égyptiennes et assyriennes nous apprennent, c'est qu'une migration septentrionale bouleversa le nord de la Syrie vers 1180 avant J.-C., et que, d'autre part, au temps de Tiglathpiléser Ier, les Muški, qui s'étaient emparés vers 1150 avant J.-C. des pays d'Alzi et de Purukuzzi, se rendirent maîtres de Kummuḥ, situé en grande partie, à cette époque, sur la rive gauche de l'Euphrate. Nous savons aussi que ces Muški furent refoulés par Tiglathpiléser, et

(1) Pp. 16 et 17.

qu'ils ne reparaissent dans l'histoire assyrienne qu'au règne de Sargon, toujours cantonnés à l'est de l'Asie-Mineure.

En Syrie les conquérants assyriens, depuis Tiglath-piléser jusque Sargon, ne connaissent, *comme race dominante,* que les Ḥatti.

Quelles sont donc les raisons pressantes qui obligent M. Puchstein a renoncer à l'hypothèse hittite, pour formuler l'hypothèse commagénienne?

Au fond, il n'y en a qu'une : c'est l'existence d'un griffon de forme spéciale, trouvé à Sendscherly. C'est ce griffon qui donne la seule date absolue aux monuments non assyrianisés de la Syrie. Et, chose étonnante, pour fixer l'âge de ce griffon, l'auteur va demander des renseignements à l'art grec primitif! Le griffon de type récent, reconnaissable à la présence d'oreilles et d'une sorte de bouton au sommet de la tête, n'apparait, dans l'art grec, qu'à partir du VIIIe siècle. Le griffon de Sendscherly, appartenant au même type, ne peut être beaucoup plus ancien!

M. Dummler a fait ressortir, en termes excellents, la faiblesse de cette argumentation (1) : « Précisément les fouilles de Sendscherly, dit-il, montrent que le type récent du griffon n'est pas exclusivement grec. Il n'est pas non plus universel en Grèce. Pour le faire servir à des conclusions chronologiques, il faudrait au moins établir qu'il dérive du type assyrien. »

(1) *Berliner Philologische Wochenschrift,* 1891, 20 juin, p. 785.

Du reste, le travail de M. Furtwangler relatif au griffon (1) sur lequel s'appuie M. Puchstein, paraît avoir besoin lui-même d'une révision complète et approfondie.

Ce n'est pas tout. Les remarques mêmes de M. Puchstein sur le type grec du griffon paraissent inexactes. M. Winter (2) observe que le griffon grec a des oreilles comme celui de Sendscherly. De plus, nous retrouvons à Mycènes une représentation du griffon, avec oreilles et probablement avec une corne ou un bouton au sommet de la tête, qui se rapproche fort du type syrien. A moins de placer la civilisation mycénienne au VIIIe siècle — ce qui paraît bien difficile en présence des dernières fouilles de M. Flinders Petrie (3) — il faut donc reculer la date du griffon grec au moins jusqu'au XIIe siècle avant notre ère et peut-être plus haut encore. Ceci concorderait donc assez bien avec la théorie hittite.

Mais l'hypothèse de M. Puchstein se heurte à une autre difficulté, que nous croyons insurmontable : la présence de monuments pseudo-hittites à Jerabis, et l'identification, généralement admise, de cette localité avec Carchemisch, capitale du royaume des Ḥatti, à l'époque assyrienne. L'auteur a si bien senti que ce seul fait suffisait à renverser toute sa thèse, qu'il a

(1) Article *Greif*, dans le *Lexicon* de Roscher.

(2) *Die Beziehungen Mykenischer Denkmäler zur Ägyptischen und Hethitischen Kunst, Archäologischer Anzeiger*, 1890, pp. 108 sq.

(3) *Kahun, Gurob and Hawara.*

pris soin de nier l'identification de Carchemisch avec Jerabis, et de placer la capitale hittite beaucoup plus au sud, peut-être même à Circesium. Nous pensons que l'on trouvera peu d'assyriologues disposés à suivre M. Puchstein dans cette voie. M. Delitzsch notamment rejette d'une manière absolue l'identification de Carchemisch avec Circesium (1).

Quant aux sculptures les plus anciennes de Sendscherly, M. Puchstein en cite une qui représente deux buveurs et qui est actuellement à Constantinople. J'ai eu récemment l'occasion de voir plusieurs sculptures de Sendscherly, deposés dans la cour de Tchinly-Kiosk. Parmi celles-ci se trouve une stèle représentant deux personnages (femmes?) l'un debout à gauche, l'autre, à droite et assis. Entre les deux est représentée une table à offrande. Ils semblent porter tous deux quelque chose à la bouche (coupe, fleur de lotus?). La sculpture est fruste et ne permet pas de distinguer avec certitude les détails. Cette stèle est-elle celle que vise M. Puchstein? C'est fort probable. Or, s'il en était ainsi, nous arriverions à une conséquence assez inattendue. La stèle de Constantinople porte, en effet, au-dessous de la représentation que nous avons décrite, quelques lignes d'écriture en relief, séparées par des bandes horizontales, à la manière hittite. Or, les caractères employés sont les mêmes que ceux de la stèle de Panammu, actuelle-

(1) *Paradies*, p. 266.

ment à Berlin, caractères que l'on a appelés paléo-aramaïques (1) (altaramaïsch). Il est donc fort vraisemblable que cette stèle, qui doit, au dire de M. Puchstein, compter parmi les monuments commagéniens les plus archaïques et dater du milieu du xe siècle, est contemporaine, au contraire, de Panammu et des monuments hittites les plus récents. « Rien ne prouve mieux que ces divergences d'opinion, comme dit M. S. Reinach a propos de Mycènes (2), a quel point nous sommes encore ignorants et *combien les monuments seuls, sans le secours des textes, sont incapables de fixer la chronologie.* »

Nous croyons inutile d'examiner les déductions tirées par M. Puchstein des représentations divines des Hittites comparées à celles des Assyriens. M. Dummler les a appelées un expédient (*Nothbehelf*) (3) et nous adhérons pleinement à son avis.

VI. Les conclusions que nous avons développées jusqu'ici nous paraissent ressortir, avec la plus haute probabilité, on pourrait même dire avec certitude, de l'ensemble des faits de tout ordre que nous avons résumés dans la première et la seconde partie de ce travail. Elles traduisent fidèlement, pensons-nous, sans mélange d'hypothèse ou de fantaisie, l'état de la

(1) *Verz.*, p. 124.

(2) *Chronique d'Orient*, R. A., 1889, II, p. 135.— *Chroniques d'Orient*, Paris, 1891, p. 576.

(3) *Loc. cit.*, p. 787.

question hittite, telle qu'elle se pose aujourd'hui. Nous pourrions donc clore ici ces pages, en demandant pardon au lecteur de lui avoir exposé tant de détails arides, pour le conduire à des résultats qui n'ont pas le mérite de l'originalité. Notre excuse serait dans la solidité plus grande que nous espérons avoir donnée aux inductions historiques qui précèdent. Peut-être aussi pourrions-nous nous faire pardonner la sécheresse de nos raisonnements, en hasardant quelques théories sur l'origine du peuple hittite, sur son développement et sur la place qu'il convient de lui faire dans l'histoire générale. On nous permettra donc peut-être de formuler, à notre tour, une hypothèse, en remarquant toutefois que nous la donnons strictement comme telle, sans prétendre lui attribuer une certitude qu'elle n'a pas et que l'avenir seul peut lui donner.

A notre avis (1), la patrie primitive des Hittites doit être cherchée dans cette partie de l'Arménie où l'Euphrate occidental, l'Halys et le Lycus semblent se rencontrer. A quelle race faut-il les rattacher? Il est presque impossible de le dire, puisque nous ne possédons pas même un crâne qui nous permette de déter-

(1) On trouvera, dans Perrot, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, IV, pp. 785 sq., et dans Sayce, *The monuments of the Hittites, T. S. B. A*, 1881; *The Hittites, a story of a forgotten empire*, des hypothèses qui concordent en grande partie avec celle que nous exposons. L'idée fondamentale qui nous guide a déjà été indiquée dans un autre travail : *Hittites et Amorites*.

miner leur indice céphalique. Nous savons pourtant qu'une population brachycéphale et hypsicéphale s'étendait autrefois depuis la Lycie jusqu'en Arménie, et que des restes de cette antique couche ethnique subsistent encore à l'état sporadique chez certaines peuplades anatoliennes, notamment les Tachtadschi. Chose curieuse, ces aborigènes conservent encore aujourd'hui la coutume d'aplatir le crâne de leurs enfants par derrière, ce qui concorde à merveille avec ce que les anciens nous apprennent des macrocéphales des environs de la mer Noire (1). Il se peut que cette population brachycéphale primitive constitue la souche à laquelle doivent se rattacher les Hittites. S'il en était ainsi, il faudrait distinguer ceux-ci de la race presque dolichocéphale des nécropoles kobaniennes. Un autre indice conduirait à la même conclusion. L'épée à poignée semi-lunaire si caractérisque des Hittites ne se retrouve chez aucun autre peuple, à notre connaissance. Et notamment la civilisation du premier âge du fer retrouvée à Koban nous offre des formes de poignards absolument différentes. On en induirait l'absence d'influence réciproque de la race hittite sur la race kobanienne, ainsi que l'existence d'un centre métallurgique spécial, propre aux Hittites.

Quoi qu'il en soit, une cause restée inconnue mit

(1) Von Luschan, *Reisen in Lykien, Mylias und Kibyratis*, Vienne, 1889, II, pp. 198 sq. — Hommel, dans *Archiv für Anthr.*, 1890, pp. 251 sq. — Th. Bent, *The Yourouks of Asia Minor, Journ. of the Anthr. Soc.*, 1891, pp. 269; *The Ansairie of Asia Minor, ibid.*, pp. 225 sq.

en mouvement le noyau primitif de la population hittite. Le cours de l'Euphrate et celui de l'Halys indiquaient la route à suivre. L'une conduisait dans le pays de Ḥani rabbat, la Mélitène classique; l'autre, dans cette partie de la Cappadoce où les monuments hittites se retrouvent si nombreux. Seulement, tandis que la partie de la population établie en Mélitène se civilisait et s'instruisait au double contact de l'Égypte et de la Mésopotamie, la partie cappadocienne restait probablement dans un état de culture plus primitif et plus rudimentaire. Les influences qu'elle subissait ne lui arrivaient qu'indirectement, transmises par leurs compatriotes plus avancés.

Ces derniers, au surplus, n'étaient pas établis dans une contrée vierge, sans population et sans traditions antérieures. Nous pensons que le pays, situé entre le golfe d'Alexandrette et l'Euphrate, fut habité, à une époque fort reculée, par des tribus de race chananéenne. Très probablement ces peuplades s'étendaient sur la rive gauche du fleuve, peut-être jusqu'au Chabur. Les traces de noms de lieux d'origine chananéenne ne manquent pas dans ces parages, ainsi que l'a démontré M. Halévy. D'autres faits, qu'il serait trop long d'indiquer, viennent d'ailleurs à l'appui de cette hypothèse. Parmi ces peuplades chananéennes, on distinguait celle des *Khétas,* que la tradition hébraïque rattachait à Heth fils, de Chanaan, et qui occupait le nord de la Syrie, là où elle confine à la Commagène. C'est en cet endroit que Toutmès III

rencontra, comme nous l'avons dit, le canton appelé le « grand Khéta » ou « Khéta-le-grand », qu'on est tenté d'identifier avec Ḥani rabbat « Ḥani-le-grand ». C'est là aussi que la peuplade arménienne ou alarodienne, qui avait suivi le cours de l'Euphrate et s'était établie dans le pays de Ḥani rabbat, se mêla aux Chananéens et parvint bientôt à les dominer entièrement.

Cette infiltration lente, combinée peut-être avec des changements dynastiques, se passa d'une manière assez peu apparente, aux yeux des peuples voisins, pour que ceux-ci continuassent à donner le nom chananéen de Hittite à la nation nouvelle qui s'était ainsi formée. Soumise à la double influence de l'Égypte et de Babylone, cette nation fut bientôt en état de lutter avec ses voisins et d'entreprendre des conquêtes plus méridionales. Ce mouvement en avant se place sous le règne des successeurs de Toutmès III, notamment sous les Aménophis, et se termine au temps de Ramsès II.

La Syrie septentrionale avait, à cette époque, une population singulièrement mêlée. Outre les Chananéens, qui formaient la première couche de population, on y trouvait des Rutennu sémitiques, dont les annales égyptiennes nous entretiennent si souvent. On y trouvait aussi des peuples parlant une langue spéciale, profondément différente des idiômes semitico-chananéens, et dont le type physique se rapprochait fort du type que nous avons reconnu aux Hittites, sur

la foi des représentations égyptiennes. Ces derniers formaient, sans doute, l'avant-garde de la migration alarodienne, et s'étaient infiltrés peu à peu au sein de la population antérieure, précédant la nation des Hittites qui se préparait au rôle qu'elle allait jouer. Peut-être même, en quelques endroits, la population envahissante était-elle devenue assez compacte et assez puissante pour constituer des royaumes, comme le royaume d'Arṣapi et le royaume de Mitâni. Celui-ci semble avoir été compris des sujets de races différentes puisque ses rois correspondaient avec les rois d'Égypte en deux langues. En tous cas, il devait être puissant, car c'est sur un pied de quasi-égalité que les rois de Mitâni traitent avec les Pharaons.

Toutefois, ces royaumes d'origine étrangère, situés au nord de la Syrie, n'étaient pas nombreux et le gros de la population, à mesure que l'on s'avançait vers le sud, était composé de Sémites et de Chananéens.

Dans un pays, préparé à la conquête par l'immigration, ruiné et affaibli par les guerres égyptiennes, le triomphe des Hittites fut facile. Nous avons esquissé plus haut un épisode de ces luttes. La chute du royaume de Mitâni et des autres principautés du Naharaïn en forme probablement un autre. Au temps de Ramsès II, le mouvement d'expansion s'arrête. Les limites méridionales des Hittites sont, à cette époque, Qadesch et Dapur, situés tous deux dans l'ancien pays d'Amurru ou d'Amaour. Le poème de Pentaour, qui énumère les alliés des Hittites à la

bataille de Qadesch, nous permet de fixer, avec une certaine précision, les autres limites de leur domination. Voici cette énumération dans sa forme la plus complète [1] : les gens du Naharaïn, d'Aratu (Arvad), de Chilibu (Alep), de Qadesch, de Carchemisch, d'Anaugas (Nuḥaššê), d'Akerith (?), de Muschanath (?), les Leka (Laḳi des monuments cunéiformes, sur les deux rives de l'Euphrate, entre le Chabur et le Belich), les gens de Qazuadana (Guzanu des monuments cunéiformes, sur les rives du Chabur), de Kati (la Cilicia campestris, Kaui des monuments cunéiformes), de Keschkesch (Kasku des monuments cunéiformes, au nord de la Commagène classique), de Dardani, Pidasa, Masu et Malunna ou Mauna (probablement les Dardaniens, Mysiens et Méoniens homériques).

On voit que le roi des Hittites, Khitasar, avait rallié autour de lui les peuples de la Syrie septentrionale, jusque Qadesch, et des peuples de la rive gauche de l'Euphrate, d'une part. D'autre part, son armée comprenait aussi des peuples de l'Asie-Mineure, et des peuples qui, comme les gens de Kati et de Kasku, étaient pour ainsi dire à cheval sur la Syrie et sur l'Asie-Mineure.

Il faut en conclure, selon nous, que les Hittites n'avaient pas oublié, pendant leur migration vers

(1) Nous ne pouvons justifier ici, sous peine d'allonger outre mesure ce travail, les identifications proposées. Nous nous permettons de renvoyer le lecteur à une étude spéciale sur ce sujet, que nous publierons à bref délai.

le sud, leurs compatriotes fixés en Cappadoce et continuaient à avoir avec eux des relations de commerce, d'alliance et, peut-être, de suzeraineté. Il paraît même résulter de plusieurs indications des annales de Ramsès II, et du poème de Pentaour que le centre hittite, à cette époque, n'était ni Qadesch, ni Carchemisch, et qu'il était situé probablement plus au nord. Nous trouvons dans les annales ce qui suit : « Car le roi des Khétas *était arrivé* (à Qadesch) avec les rois de tous les peuples, avec des chevaux et des cavaliers, qu'il avait *amenés* avec lui en grand nombre (1). » « Le roi de Khéta est là (à Qadesch) et beaucoup de monde avec lui, qu'il *a amené* en grand nombre de tous les pays qui sont situés sur le domaine du pays de Khéta, de Naharaïn, et de Kati en entier (2). » Et dans le poème, nous lisons : « Et lorsque le roi (d'Égypte) s'approcha de la ville (de Qadesch), voilà que le roi de Khéta *était déjà arrivé*. Il avait rassemblé autour de lui tous les peuples, depuis les extrémités lointaines de la mer jusqu'au pays de Khéta (3). » Suit l'énumération des peuples, et le poème continue : « Il n'avait *laissé en chemin aucun peuple,* sans l'entraîner avec lui..... il n'avait laissé à son peuple ni or, ni argent, il lui avait pris tout son bien pour le donner aux peuples qui l'*accompagnaient à la guerre*. » Ajoutons que Qadesch a une place dans

(1) Brugsch, *Gesch. Ägypt.*, p. 497, lig. 11, 12.
(2) *Ibid.*, p. 498, lig. 18, 19. Cf. lig. 26.
(3) *Ibid.*, pp. 502 sq.

la nomenclature des alliés, à côté et au même titre que les autres peuples, ainsi que Carchemisch. Le pays de Khéta y figure également. Il faut en induire que Qadesch [1] et Carchemisch doivent être distingués du pays de Khéta.

Au surplus, si Qadesch était la capitale hittite, il faut admettre, pour expliquer les passages cités, que le roi des Hittites a quitté sa capitale pour faire une sorte de tournée chez les peuples environnants et les engager à la guerre, et qu'il est ensuite revenu vers Qadesch accompagné de ses alliés. Rien n'autorise, d'après nous, une semblable hypothèse. Au contraire, tout s'explique fort naturellement, si l'on suppose que Khitasar part d'un centre situé tout au nord de la Syrie. Il commence par y rassembler les alliés qui l'avoisinent, se met en marche vers le sud, joint à son armée les contingents de tous les peuples vassaux qu'il rencontre sur son passage, et se porte avec toutes ses forces au devant de Ramsès II. La situation que nous donnons au centre de la puissance des Khétas et leur suzeraineté sur la Syrie, donne la clef de leurs relations avec l'Asie-Mineure d'un côté et la Syrie de l'autre.

On voit ici, prise sur le fait, la nature de l'influence exercée par les Hittites sur les peuples qui les accompagnent à la bataille de Qadesch. C'est l'influence

(1) Qadesch était situé dans le pays d'Amurru ou d'Amaour. *Poème de Pentaour*, Brugsch, *loc. cit.*, p. 503.

d'une nation suzeraine et dirigeante sur des vassaux. Ceux-ci ont une position analogue à celle qu'ils avaient vis-à-vis des Égyptiens au temps de Toutmès. Ils ne sont rattachés au pouvoir dominateur que par un lien assez lâche. Certains d'entre eux ont conservé leur roi, Alep par exemple. D'autres doivent être payés pour prendre part à l'expédition. En un mot, la situation qui existait au profit des Égyptiens en Syrie s'est retournée contre eux, au profit des Hittites.

Du côté de l'Asie-Mineure, toutefois, les relations favorisées par des affinités de race devaient avoir un caractère beaucoup plus étroit. Il est fort vraisemblable, à notre conviction, que la paix qui suivit la bataille de Qadesch fut employée par le roi des Hittites à établir fortement et définitivement son empire en Cappadoce, tout en maintenant dans l'obéissance ses vassaux syriens. C'est de cette époque que daterait l'extension des Hittites jusqu'aux bords du golfe de Smyrne. La parenté évidente du pseudo-Sésostris du défilé de Karabéli et des guerriers de Giaour-Kalessi montrent qu'ils sont dus à une même nation, et qu'ils remontent à peu près à la même date. D'autre part, les ruines d'Euyuk se rapprochent des mêmes sculptures plus que d'aucun autre reste antique de l'Asie-Mineure. Enfin, et ceci nous parait capital, les trois groupes de monuments que nous venons de signaler, trahissent l'influence égyptienne de la manière la plus caractéristique. Nous retrouvons à Karabéli l'emploi d'un cartouche pour écrire le

nom du personnage représenté, à Giaour Kalessi, (à Karabéli?) l'urœus égyptien sur la tiare d'un des guerriers, à Euyuk, des sphinx qui rappellent avant tout les sphinx égyptiens (1), du moins quant à leur forme. Le roi Khitasar, représenté en Égypte, porte une tiare avec couvre-nuque identique à celle de Giaour Kalessi. Tous ces faits indiquent, nous semble-t-il, l'époque approximative et la direction de la conquête hittite en Asie-Mineure.

Cette conquête et les relations des conquérants avec la Syrie furent sans doute précaires. L'invasion des peuples du nord, sous Ramsès III (2), coupa en deux tronçons la zone d'influence des Hittites, et l'apparition des Phrygiens mit un terme à leurs rapports avec les côtes de la mer Egée. C'est dans les limites ainsi restreintes que les Hittites de l'Asie-Mineure développèrent les germes d'art qu'ils avaient reçus d'ailleurs. La population cappadocienne, pure de mélange sémitique ou chananéen, donna à ses conceptions la forme originale que M. Hirschfeld a fort justement distinguée, et qu'il a baptisée du nom d'art cappadocien ou d'art anatolien.

Les Hittites de la région syrienne, séparés désormais de leurs parents septentrionaux, se divisèrent en

(1) Cf. Hirschfeld, *op. cit.*, pp. 63 et 64, et Perrot, *op cit.*, pp. 702 et sq. Nous nous bornons aux principales ressemblances.

(2) C'est probablement aux mouvements qu'occasionna cette migration qu'il faut attribuer la présence des Muški, des Kumani et des peuples de Tabal, à l'est de l'Euphrate et dans la région du Taurus.

une foule de petits royaumes, où l'influence sémitique devint de plus en plus forte, favorisée qu'elle était par le mélange ancien des races et par la survivance des anciens habitants chananéens. Au surplus, l'Assyrie commençait à cette époque les grandes conquêtes qui ont rendu ses rois fameux. La Syrie fut bientôt mise en coupe réglée et subit d'une manière continue l'action de la civilisation assyrienne. Désormais l'histoire des Hittites syriens est finie ; leur art perd son originalité et se rapproche de plus en plus de l'art de Ninive et de la Phénicie. Voilà pourquoi certaines sculptures retrouvées en Syrie ne font que copier les modèles assyriens; voilà pourquoi les personnages représentés à Tyana et à Ibriz ressemblent de si près à des monarques ninivites.

Ainsi l'art hittite primitif, produit par la combinaison d'éléments babyloniens, égyptiens et d'éléments originaux, se fractionna dans la suite des temps. Il suivit en quelque sorte les évolutions de la politique et donna naissance à deux foyers distincts, qui avaient emprunté leur lumière et leur chaleur à la même flamme originaire. Chose curieuse, chacun de ces foyers paraît avoir eu sa part d'influence dans la formation de l'art mycénien : l'art cappadocien par l'intermédiaire de la Phrygie, l'art syrien par l'intermédiaire de Cypre (1).

(1) *Voy.* notamment Milchhoefer, *Die Anfänge der Kunst in Griechenland*, pp. 24 et suiv — Ramsay, *A study of Phrygian Art, Journ. of*

Et c'est précisément ce rôle d'intermédiaire entre l'Orient et l'Occident qui donne à l'histoire des Hittites sa signification véritable.

Peuplade perdue dans la brume des temps et dans l'effacement de l'espace, elle ne pourrait prétendre qu'à la curiosité des historiens et des archéologues de profession. Nation isolée et morte, ensevelie, comme une momie, dans les bandettes du passé, elle n'éveillerait en nous qu'un sentiment d'indifférence et d'éloignement. Les choses changent d'aspect, si nous voyons ce peuple ressuscité prendre une place dans la trame de l'histoire ancienne, et former un anneau de cette chaîne ininterrompue qui relie l'Orient à l'Occident.

Les civilisations fabuleuses de la Mésopotamie et de l'Égypte, que nous commençons à connaître plus intimement, ne nous apparaissent plus aujourd'hui comme séparées des premières civilisations européennes par un infranchissable abîme. Nous savons qu'autrefois,

Hell. Stud., 1888, pp. 350 sq. — WINTER, *Die Beziehungen Mykenischer Denkmäler zur Ägyptischen und Hethitischen Kunst*, *Archäologischer Anzeiger*, 1890, pp. 108 sq. — OHNEFALCH-RICHTER, *Cypern, die Bibel, und Homer, Ausland*, 1891, nos 26, 28, 29 et 30. — Aux rapprochements indiqués par M. Winter, j'ajouterai les suivants : Les têtes d'hommes si fréquentes dans les inscriptions hittites se retrouvent comme motif de décoration sur un vase d'argent trouvé à Mycènes par M. Tsountas, Ἐφημ. ἀρχ., 1888, pl VII, nos 2, 2a ; de même une rangée de têtes de bœufs, sur une cruche trouvée au même endroit, *Ibid.*, pl. VII, nos 3, 3a ; et quatre têtes de bélier sur une intaille de Vaphio. *Ibid.*, 1889, pl. X, no 25. Comparez une intaille de la collection DE CLERCQ, *Catalogue*, pl. XXVIII, no 296.

comme aujourd'hui, les peuples ne vivaient pas solitaires et isolés, ainsi que des monades historiques, déterminées seulement à agir par le développement interne de leurs caractères ethnologiques. La loi de la continuité des choses humaines se fait jour en ces matières, comme en tant d'autres. L'influence réciproque des sociétés antiques les unes sur les autres, la transmission de leurs conceptions artistiques ou religieuses, l'existence de relations commerciales ou diplomatiques dès la plus haute antiquité s'affirment en des faits précis, non plus en des axiomes théoriques. Les peuples, que nous voyons entrer dans l'histoire, n'y entrent pas vierges de tout empreinte étrangère : ils apportent avec eux, outre le patrimoine intellectuel et moral qu'ils tiennent de leur race et de leurs ancêtres, un patrimoine historique qu'ils tiennent d'autres hommes, de race différente et de civilisation plus avancée. Le pur Aryen et le pur Sémite doivent être relégués dans la sphère des abstractions, et céder la place à des êtres plus réels et plus vivants.

Or, ces résultats, dont l'importance est grande pour la philosophie de l'histoire, n'auraient pu être obtenus sans l'étude des nations qui, comme les Phéniciens, les Cypriotes et les Hittites, jouèrent dans l'évolution des peuples un rôle mixte et portèrent au loin les germes féconds des civilisations vraiment originales. A ce point de vue, les destinées des Hittites doivent éveiller l'intérêt de ceux qui étudient la marche

de la civilisation dans le monde antique. Et c'est dans cet intérêt que nous espérons trouver l'excuse de ce trop long travail.

ERRATA ET ADDENDA

Page 7, note 1. — M. J. Halévy identifie Alašia avec le pays situé entre Palos et l'embouchure de l'Oronte. *Voy. Note sur quelques noms propres assyro-palestiniens*, J. A., 1891, II, p. 547. Un individu originaire de ce pays se trouve mentionné dans une stèle égyptienne (XIXe dynastie), actuellement à Fribourg. *Voy.* WIEDEMANN, *Stela at Freiburg in Baden*, P. S. B. A., nov. 1890, pp. 31 sq.

Page 8, note 1. — Peut-être faut-il identifier Mitâni avec le pays de Ḥani, et ce dernier avec Ḥani rabbat. *Voy.* JENSEN, *Hana (i) — Hiana und Mitanni*, Z. A., 1891, pp. 342 sq, et PEISER, *ibid.*, p. 270.

Page 8, note 2. — M. Lehmann signale une analogie curieuse entre Arṣapi et un nom, probablement gentilice, que mentionne l'inscription de Limyra en Lycie. *Voy. Šamaššumukîn*, Leipzig, 1892, *Nachträge*, p. 113.

Page 9, note 3. — L'identification de Nuḥaššê avec Anaugas a été proposée avant moi par M. Zimmern, dont je ne con-

naissais pas le travail. *Voy. Zeits. des Palestina-Vereins*, XIII, 137, note 3, et Erman, *Zeits. für Ägypt. Sprache*, XXIX, 127. M. Halévy identifie Ṇuhaššé avec Aram-Çôbâ, J. A., 1891, mars-avril, p. 215.

Page 11, note 4. — M. J. Halévy, qui publie dans le *Journal asiatique* une traduction complète des tablettes de Tel-Amarna, a donné de la lettre d'Aziru une interprétation presque identique à la nôtre. *Voy. La correspondance d'Aménophis III et d'Aménophis IV*, *J. A.*, mars-avril, 1891, pp. 233 sq. Je regrette d'avoir connu cette partie du travail de M. Halévy, trop tard pour signaler son antériorité dans le texte même de la présente étude. Le mot ša ar-ru (lig. 13) que M. Halévy traduit par *faveur*, et que j'ai traduit par *splendeur*, signifie peut-être *ennemi*. *Voy.* Zimmern, *Die Keilschriftbriefe aus Jerusalem*, Z. A., 1891, p. 246, note 5.

Page 33, ligne 14. — Au lieu de *Enpl.*, pl. X, lisez : *Expl.*, pl. X.

Page 34, ligne 25. — Au lieu de *en Egypte*, lisez : *et l'Egypte*.

Page 58, ligne 1. — Voici l'indication des travaux auxquels a donné lieu la bulle de Tarḳudimme : Sayce, *The bilingual Hittite and Cuneiform Inscription of Tarkondemos*, T. S. B. A., VIII, p. 294. — Pinches, *The name of the city over which Tarkudimme ruled*, P. S. B. A., mars 1885, p. 124. — Amiaud, *Simple coup d'œil sur la bulle de Jovanoff*. Z. A., I, p. 274. et la réponse de Sayce, *ibid.*, p. 330. — Golenischeff, *Le cachet bilingue de Tarkutimme*, P. S. B. A., mai 1888, p. 369. — Ball, *The seal of Tarcondemus*, P. S. B. A., juin 1888, p. 439. — Scheil, *The Jovanoff seal*, Bab. and Orient. Rec., V, n° 1, p. 10.

Page 89, note 1. — Il en est de même du travail en cours de publication du R. P. de Cara, *Degli Hittîm o Hethei et delle loro migrazioni. Civiltà cattolica.*

Page 91, ligne 7. — Au lieu de *dé*, lisez : *de*.

Page 94, ligne 1. — Au lieu de *Qadesh*, lisez : *Qadesch*.

Page 101, ligne 12. — Un autre exemple curieux de ces migrations de divinités nous est fourni par une tablette de Tel-Amarna, actuellement à Londres. *Voy*. Budge, P. S. B. A., juin 1888, p. 551, n° 78.

On remarquera que la pagination saute de 40 *à* 48. *Il ne manque pas de pages. La pagination seule est fautive.*

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION V

PREMIÈRE PARTIE 1

§ 1. La Bible 2

§ 2. Les documents égyptiens 4

§ 3. Les documents assyriens 15

§ 4. Les inscriptions vanniques. 17

§ 5. Les monuments hittites 18

I. Inscriptions. 19

II. Représentations figurées et monuments. . 23

SECONDE PARTIE 37

CHAPITRE I. — DE LA RACE DES HITTITES . . . 37

CHAPITRE II. — DE LA LANGUE DES HITTITES . . 52

§ 1. Systéme de M. Sayce 54
§ 2. Systéme de M. Conder 66
§ 3. Systéme de M. Ball 79
§ 4. Systéme de M. Halévy 83

CHAPITRE III. — CONCLUSIONS 89

ERRATA ET ADDENDA 127